

FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

25^e Année — N° 206

Décembre 1906

26, RUE DROUOT (IX^e)

NOËL



La Romance

Peinture de M. JACQUART

Gravure de M. SAINT-AN

CE NUMÉRO : PRIX, 3 FR. 50

Abonnement d'un an { France..... 36 francs
Etranger (Union postale). 42 —

Ayuntamiento de Madrid

USAGE EXTERNE LAURÉNOL

Chloro-aluminate de Zinc Sulfo-Cuprique
Sans Odeur, ni Mercure
DÉSODORISATION ABSOLUE

LAURÉNOL N° 1

Antiseptie — Gynécologie — Chirurgie
Hygiène — Médecine Générale

LAURÉNOL N° 2

Désinfection des locaux
Chambres contaminées
Cabinets — Urinoirs — Fosses d'aisances
Salles d'hôpital — Wagons
Crachoirs — Linges — Vases des malades

LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

Chirurgie vétérinaire — Chenils
Étables — Ecuries — Poulailers — Haras, etc.

Détail : Toutes Pharmacies

Gros : PHARMACIE NORMALE, 19, rue Drouot, Paris



Pour répondre à tous les besoins de la Médecine humaine et vétérinaire, de l'Hygiène publique et privée, nous avons établi :

LAURÉNOL N° 1 - LAURÉNOL N° 2 - LAURÉNOL-VÉTÉRINAIRE

ANTISEPSIE - DÉSINFECTION

CONTRE L'OBÉSITÉ

Pilules Fondantes
de **Mariénbad**
Nos 1-2-3-5
& SAVON BI-IODÉ COURTOIS

Comme garantie d'authenticité et pour éviter les contrefaçons exigez sur chaque boîte, le timbre de l'Union des Fabricants.

PHARMACIE NORMALE
15-17 Rue de Provence-PARIS - 17-19 Rue Drouot

ENVOI FRANCO de la NOTICE

Fac-Simile de la Boîte en réduction

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés

DUPONT

Fabricant breveté S.G.D.G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES



FAUTEUIL avec grandes roues caoutchoutées mû par 2 manivelles. FAUTEUILS-PORTOIRS avec tablette-appui pour malade oppressé. VOLTAIRE ARTICULÉ pour malade oppressé.

Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or

Expositions : Lille, 1902; Reims, 1903; St-Louis (Etats-Unis), 1904; Grands Prix

SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 818-67

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Tél. 231-21
Spécialité pour DEUIL

Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermis sent, reconstituent les SEINS, effacent les saillies osseuses des épaules et donnent au Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes pour la santé. — Approuvées par les célèbres médecins. — Résultat durable.

FLACON avec NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.
RATIE, Ph. 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts : Bruxelles, Ph. St-Michel; Genève, Droguerie CARTIER & JOPIN.

18, RUE DES MATHURINS
& 47, B^d HAUSMANN
(Opéra)

LE HAMMAM

BAINS
TURCO-ROMAINS
SANTÉ, FORCE, HYGIÈNE
— FONDÉ EN 1876 —

CHEMIN de FER d'ORLÉANS

VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

Tarif G. V. n° 105 (Orléans)

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursions comportant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations balnéaires des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1^{er} ITINÉRAIRE, prix des billets :

1^{re} cl. 164 fr. 50; 2^e cl. 123 fr.

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestalas, Pau, Laruns-Eaux-Bonnes, Pau, Puyô-Bayonne-Dax, ou Puyô-Dax, Bordeaux, Paris.

2^e ITINÉRAIRE, prix des billets :

1^{re} cl. 163 fr. 50; 2^e cl. 122 fr. 50

Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse (1), Paris (via Montauban-Cahors-Limoges ou via Figeac-Limoges).

3^e ITINÉRAIRE, prix des billets :

1^{re} cl. 164 fr. 50; 2^e cl. 123 fr.

Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne-Puyô-Pau ou Puyô-Pau, Laruns-Eaux-Bonnes, Pau, Pierrefitte-Nestalas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse (1), Paris (via Montauban-Cahors-Limoges ou via Figeac-Limoges).

Durée de Validité : 30 jours
(non compris le jour du départ)
avec faculté de prolongation

(1) Les voyageurs peuvent effectuer le parcours de Toulouse-Matabiau à Carcassonne et retour, moyennant un supplément de 12 fr. 50 en 1^{re} classe et de 9 fr. en 2^e classe.

Les billets du parcours additionnel ci-dessus peuvent être demandés, soit au commencement du voyage, en même temps que le billet circulaire, soit à Toulouse-Matabiau, au moment du passage dans cette gare.

Ces billets additionnels n'augmentent pas la durée de validité du billet circulaire auquel ils viennent se souder.

Billets d'aller et retour individuels et de famille

Pour les Stations thermales et hivernales

DES PYRÉNÉES ET DU GOLFE DE GASCOGNE

Arcachon, Biarritz, Dax,
Pau, Salies-de-Béarn, etc.

Tarif spécial G. V. n° 106 (Orléans)

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année, à toutes les gares de son réseau, pour les stations thermales et hivernales du Midi :

1^{er} Des billets d'aller et retour individuels, avec réduction de 25 % en 1^{re} classe et de 20 % en 2^e et 3^e classes, sur les prix calculés au tarif général d'après l'itinéraire effectivement suivi;

2^e Des billets de famille de 1^{re}, 2^e et 3^e classes, comportant une réduction de 20 à 40 %, suivant le nombre des personnes, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris).

Durée de validité : 33 jours
(non compris les jours de départ et d'arrivée)
avec faculté de prolongation

CHEMIN DE FER DU NORD

PARIS-NORD A LONDRES

(Via Calais ou Boulogne)

CINQ Services rapides quotidiens
dans chaque sens

VOIE LA PLUS RAPIDE

Services officiels de la poste

(Via Calais)

La gare de Paris-Nord, située au centre des affaires, est le point de départ de tous les grands express européens pour l'Angleterre, la Belgique et la Hollande, le Danemark, la Suède, la Norvège, l'Allemagne, la Russie, la Chine, le Japon, la Suisse,

l'Italie, la Côte d'Azur, l'Égypte, les Indes et l'Australie.

Voyages Internationaux avec Itinéraires facultatifs

A effectuer sur les divers grands réseaux français et les principaux réseaux étrangers.
Validité : 45 à 90 jours. Arrêts facultatifs.

Fêtes du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.

Prolongation de la validité des billets d'aller et retour ordinaires.

Fêtes de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.

Délivrance de billets d'excursion à prix très réduits pour

Londres et Bruxelles

Excursions en Espagne

Billets français délivrés conjointement avec des circulaires ou demi-circulaires espagnols.
Validité : 60 à 120 jours. Prix très réduits.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

Excursions à L'ÎLE DE JERSEY

Dans le but de faciliter la visite de l'Île de Jersey, la Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer au départ de Paris, des billets directs d'aller et retour valables un mois, permettant de s'embarquer à Carteret, à Granville ou à Saint-Malo.

Billets valables par Granville à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63.15
2 ^e classe	44.25
3 ^e classe	29.85

Billets valables par Carteret à l'aller et au retour.

1 ^{re} classe	63.15
2 ^e classe	44.25
3 ^e classe	29.85

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	72.55
2 ^e classe	49.80
3 ^e classe	35.50

Billets valables à l'aller par Granville et au retour par Saint-Malo ou inversement.

1 ^{re} classe	74.85
2 ^e classe	50.05
3 ^e classe	37.30

Billets valables à l'aller par Carteret et au retour par Granville ou inversement.

1 ^{re} classe	65.45
2 ^e classe	44.50
3 ^e classe	31.70

Les billets délivrés à l'aller par Granville ou Carteret et au retour par Saint-Malo, permettent d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel.

Les billets valables par Granville et Saint-Malo sont délivrés toute l'année; ceux valables par Carteret sont délivrés du 19 mai au 14 octobre.

Pour plus de renseignements, consulter le *Livret Guide-Illustré* du réseau de l'Ouest, vendu 0.50, dans les bibliothèques des gares de la Compagnie.

Aux Amateurs de Cartes postales

En raison du succès obtenu par la première série de cartes postales reproduisant en couleurs les plus belles affiches illustrées établies pour son service entre Paris et Londres, via Dieppe et Newhaven, la Compagnie de l'Ouest vient de faire procéder au tirage d'une seconde série de cartes représentant ses affiches illustrées les plus remarquables éditées pour les voyages en Normandie et en Bretagne.

Comme la première, cette seconde série est mise en vente dans toutes les bibliothèques des gares du réseau de l'Ouest ou envoyée franco à domicile contre l'envoi de sa valeur (0 fr. 40) sur demande adressée au Service de la Publicité de la Compagnie, 20, rue de Rome, à Paris.

Ce que Massenet et Paderewski PENSENT de l'Æolian-Orchestrelle



« Donner à l'œuvre musicale une interprétation exacte, absolue, mettre en lumière la pensée la plus intime du compositeur, faire ressortir cette richesse d'exécution qui ne peut s'obtenir que par l'orchestre, traduire, en un mot, toutes les nuances du coloris voulues par l'auteur, voilà le résultat obtenu par l'Æolian. »

MASSENET

A ce témoignage de l'illustre maître, il convient d'ajouter la définition que le plus grand pianiste contemporain a donné de l'Æolian-Orchestrelle :

« C'est un instrument qui combine tous les effets qu'un organiste de première force puisse obtenir d'un grand orgue avec la délicatesse et le fini d'un orchestre. »

PADEREWSKI

L'Orchestrelle met la musique symphonique à la portée de tous, car n'importe qui peut s'en servir à l'aide de rouleaux de papier perforé. L'exécutant contrôle les différents effets de l'instrument à l'aide de simples registres d'un maniement très facile. Les grandes ouvertures, symphonies, sonates, fugues, etc., et la musique de chambre peuvent ainsi être jouées chez soi avec toute leur richesse d'harmonie et beauté de coloris.

Son répertoire comprend toute la musique connue à jour. Pour de plus amples renseignements demandez le catalogue descriptif « R » envoyé franco sur demande.

THE AEOLIAN COMPANY LTD

Salle Æolian, 32, Avenue de l'Opéra, Paris.

*L'Extrait de Viande Liebig
est indispensable dans la Cuisine
pour préparer des mets sains
savoureux et réconfortants*

DAVIS'
Modes

17, Place de la Madeleine
— PARIS —

Téléphone 323-42

ENGLISH SPOKEN



LES Pères Chartreux
Expulsés de France
fabriquent maintenant à **TARRAGONE**
ESPAGNE
leur Liqueur bien connue

Cette fabrication se continue
selon les procédés dont
ils ont gardé le secret.

**La forme de la Bouteille
Le Nom,
l'Étiquette
seuls ont changé,
BIEN REGARDER pour
NE PAS CONFONDRE**

Publicité et Clichés Huguet, Minart & Co, 11, Boulevard des Italiens.

ESSAYEZ-LES !

**Dentifrices
CARMÉINE**

EXIGEZ-LES !

96, Rue de Rivoli, Paris et Partout

Pour **NOËL** et **JOUR** de l'**AN**
la Maison ROUY

60, Boulevard Haussmann, PARIS (près l'Opéra)

donne à des prix exceptionnels

la **BROSSERIE IVOIRE**

1^{er} choix

la **BROSSERIE ÉBÈNE**

des ongliers **IVOIRE** ou **ÉBÈNE**

des **PEIGNES d'ÉCAILLE**

des **TROUSSES DE VOYAGE** garnies depuis 5.50

des **SACS DE VOYAGE** garnis depuis 24.90

GRAND CHOIX DE SACS A MAIN, PORTE-MONNAIE, MAROQUINERIE, GLACES, ETC.

la **PARFUMERIE** de toutes marques à des **PRIX TRÈS RÉDUITS**

Catalogue franco sur demande

Téléphone 517-92

HUNYADI JÁNOS

« LE PURGATIF DES FAMILLES »



LA MEILLEURE EAU PURGATIVE NATURELLE
EXIGER SUR CHAQUE ÉTIQUETTE LA RAISON SOCIALE :
"ANDREAS SAXLEHNER"

LE

PNEU CUIR SAMSON



ANTIDÉRAPANT

IMPERFORABLE

est en vente partout

MAGASINS

PARIS — 10, Rue François-I^{er}, 10 — PARIS

Tél. : 544.33

Adr. Tél. : PNEUSSAM

Voitures Brasier



Gagnantes de la
Coupe
Gordon-Bennett
en 1904 et 1905



Seule Marque ayant eu ses
trois Voitures classées
au Grand Prix de l'Automobile-Club
en 1906

Société de Construction d'Automobiles "Le Trèfle à Quatre Feuilles" 23, Avenue de la Grande-Armée — PARIS

Draeger

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
201

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues aux Bureaux du FIGARO ILLUSTRÉ
et chez MM. HUGUET, MINART & C^e, B^o des Italiens, 11

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

DÉCEMBRE
1906

Les Chroniques du Mois

Causerie Scientifique

LE PROFESSEUR ALBARRAN

Le 14 novembre dernier, à l'hôpital Necker, devant un auditoire d'élite, en présence des professeurs de la faculté, entouré de ses élèves et de ses amis, le professeur Albarran a pris possession de la chaire de clinique si longtemps illustrée par son vénéré maître le professeur Guyon et a prononcé une magistrale leçon d'ouverture.

Dans un discours d'une belle tenue littéraire, d'une haute portée philosophique et scientifique et qui fut interrompu par de fréquents applaudissements, le professeur Albarran a montré le lien de solidarité qui unit la science d'aujourd'hui à la science d'hier; recherchant ce que fut l'évolution d'une partie de la chirurgie, il a retracé brillamment les phases historiques de son développement, démontrant que si l'humanité est aujourd'hui un peu meilleure c'est parce que ceux qui ont vécu avant nous ont réussi, au prix d'efforts séculaires, à nous léguer un riche patrimoine, dont nous sommes comptables devant les générations de demain. Evoquant alors tout ce que la science contemporaine doit au professeur Guyon, il nous a montré en lui, tour à tour, le savant, agrandissant chaque jour le domaine de nos connaissances chirurgicales, et l'homme au cœur profondément bon, à l'esprit largement ouvert qui a créé cet admirable foyer scientifique qu'est l'hôpital Necker, et a mérité ainsi, comme Charcot, le beau titre de créateur d'école, d'une école universellement respectée et admirée.

Mais ce qu'il n'a pas dit, ce qu'il a laissé modestement dans l'ombre, c'est la part considérable qui revient à lui-même, depuis vingt ans, dans le mouvement scientifique de cette école; part si grande que l'on ne saurait séparer la réputation mondiale d'Albarran de celle de l'Ecole de Necker.

C'est une figure vraiment sympathique que celle du professeur Albarran. Jeune encore, aimé de ses collègues, ayant toute l'affection de ses élèves, des jeunes, qui admirent en lui une des plus belles intelligences de la Faculté, il attire immédiatement à lui par son abord net et franc; son front élevé, son regard pénétrant, brillant de volonté et de puissance active, nous disent ce qu'est l'homme, ce que fut cette vie, toute entière tendue vers un seul but, le travail!

C'est une histoire suggestive que celle de ce jeune homme, arrivant vers la 20^e année à Paris, parlant à peine français, perdu dans la capitale, et qui, par le seul moyen de l'effort personnel, parvint, en quelques années, à conquérir une des plus hautes situations du pays qu'il a adopté.

Né à Cuba en 1860, il vécut ses premières années dans ce pays enchanteur, béni par la nature, mais si souvent déchiré par les luttes des hommes. Cuba était alors en pleine rébellion; la guerre civile régnait dans toute son horreur, la vie même des enfants était menacée; la patrie cubaine n'existait plus, et les plus heureux du pays partaient en Europe, pour mettre leur famille à l'abri des luttes fratricides. C'est dans ces conditions, qu'à 9 ans le jeune Albarran fut

envoyé en Espagne, à Barcelone. Doué d'une intelligence vive et précoce, il se mit avec une ardeur telle au travail qu'à 13 ans, il passait son baccalauréat, après avoir fait en cachette de ses parents, deux années de cours en une seule; dès qu'il fut en possession de ce premier parchemin, il commença ses études de médecine. Il y montra le même empressement et à 18 ans, il obtenait le titre de docteur. Trop jeune pour exercer, libre de son temps et de ses moyens, complètement orphelin, le jeune docteur Albarran n'eut qu'une pensée, compléter ses études médicales, apprendre encore. Il fut alors attiré vers ce Paris, métropole intellectuelle du monde latin, vers cette vieille Faculté dont les origines remontent si haut dans le passé et qui brille comme un phare dans le monde scientifique.



Photo. Boyer.

LE PROFESSEUR ALBARRAN

Quand il arriva à Paris, Albarran savait à peine quelques mots de français, il n'avait comme aide aucune recommandation. Il descendit dans un hôtel du quartier latin, rempli d'étudiants exotiques, parlant à peine français, et pour qui Bullier et les brasseries du quartier étaient le complément indispensable de la clinique. Ce premier contact avec la vie de Paris n'était pas fait pour satisfaire le besoin de savoir qui animait Albarran; il le comprit bien vite et se mit à suivre les cours de dissection. Comprenant tout ce qui lui manquait, il entreprit de refaire toutes ses études et s'inscrivit à l'École. Avec l'ardeur qu'il apportait à tout, il se mit au travail. Passionné pour les études microscopiques, il suivit les cours de Pasteur, puis ceux de Ranvier qui lui donna une place dans son laboratoire. En possession des moyens de travailler, il s'adonna tout entier à l'étude de l'anatomie microscopique, passant tout son temps, tous ses dimanches au laboratoire, tant et si bien que dès cette époque, à 22 ans, il fit un travail sur les kystes de la mâchoire, resté classique, et que le professeur Ranvier le remarqua. C'est à cet illustre maître qu'Albarran dut la nouvelle orientation de sa vie. Un jour en effet le professeur Ranvier le fit appeler et l'interrogeant sur son passé, sur ses projets d'avenir, il l'encouragea à continuer ses études et lui suggéra l'idée de prendre part à cette puissante émulation du concours de l'internat, qui est pour le médecin la véritable école de pratique. Albarran se mit au travail avec tout l'achar-

nement qu'il met aux choses qu'il veut. En quelques semaines, il prépara l'externat et, à peine un an après, il était reçu interne, le premier de sa promotion. Quand on songe à ce que demande d'effort et de travail l'obtention du titre d'interne, aux difficultés que pouvait rencontrer un étranger sans aide et protection, on ne peut s'empêcher d'être impressionné par un tel résultat.

Voilà donc Albarran sur le chemin du succès. Au contact de la grande vie de Paris, il était devenu Français de cœur; la France n'est-elle pas un peu la patrie de tous ceux qui souffrent pour la liberté et s'enthousiasment pour la vérité? Désireux de compléter son instruction générale, Albarran s'était épris de nos classiques et le clair génie de Voltaire et de Rousseau, ses auteurs préférés, lui avait fait une âme vraiment française. Il obtint sa naturalisation. Dès le début de son internat, une mission composée de Brouardel et de Charrin ayant été envoyée par le Gouvernement en Espagne, pour y étudier le choléra, sur la proposition de Pasteur, Albarran leur fut adjoint. C'est de cette époque que date l'intime affection d'Albarran pour le regretté professeur Brouardel, affection qui ne s'est jamais démentie et dont le pieux dévouement a suivi jusqu'à la mort l'illustre Maître.

Au cours de ce même internat, tandis qu'il était aux Enfants-Malades, Albarran paya un dur tribut au minotaure de la diphtérie. Il resta six mois malade et faillit mourir. Dans le même service, la même année, deux de ses camarades déjà étaient morts. C'est en soignant l'un d'eux qu'Albarran contracta le terrible mal. Comme la mère du malheureux camarade décédé, dans un sentiment de pieuse reconnaissance, venait chaque jour s'enquérir de l'état de santé d'Albarran, un jour qu'elle crut comprendre que tout était fini, elle envoya une superbe couronne mortuaire. C'est ainsi que, vivant encore, le docteur Albarran a connu les honneurs funèbres.

C'est vers la fin de son internat qu'Albarran devint l'élève du professeur Guyon. Sa voie dès lors était toute tracée. Interne, médaille d'or, il est bientôt chef de clinique, puis agrégé en 1892, chirurgien des hôpitaux en 1893; enfin, cette année même, il a conquis, par le vote unanime de la Faculté, le grade suprême, et le titre si envié de professeur de clinique est venu couronner une vie de travail et de dévouement scientifique.

L'œuvre du docteur Albarran est considérable. Ce n'est pas seulement un chirurgien de talent, c'est un penseur aux conceptions larges et fécondes, auquel sont familières toutes les idées de pathologie générale. Nous ne pouvons citer ici ses nombreux travaux. Disons pourtant que parmi les chirurgiens, il se distingue non seulement par son habileté opératoire, mais par ses qualités scientifiques, à tel point que de son dernier travail, sur les fonctions du rein, on a pu dire « que c'est le livre le plus scientifique qui ait jamais été écrit par un chirurgien de profession ».

De tels hommes honorent le pays qu'ils ont choisi; une telle vie nous montre ce que peut l'initiative individuelle, l'énergie personnelle, et de quel triomphe est capable une intelligence supérieure servie par une indomptable volonté.

D^r SYMARN

Chronique Musicale

O PÉRA : ARIANE, opéra en 5 actes,
de MM. CATULLE MENDÈS et
MASSENET. ♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦♦

La première représentation d'*Ariane*, l'œuvre nouvelle de MM. Catulle Mendès et Massenet, était attendue depuis longtemps avec une vive impatience, et certes les espérances que l'on pouvait concevoir de la collaboration des deux grands artistes ont été largement réalisées. Le poème de M. Catulle Mendès, offre des situations tragiques d'une grande beauté. La musique de M. Massenet, ardente et pleine de séduction, en traduit avec intensité la passion furieuse et la profonde tendresse.

Le premier acte se passe en Crète au bord de la mer, à la porte du labyrinthe où guidé par le fil que lui donna l'amoureuse Ariane, Thésée s'est aventuré à la rencontre du minotaure. Ariane, Phèdre, sa sœur, comme elle éprise, mais sans se l'avouer encore, du beau prince étranger, Pirithoüs, compagnon d'armes de Thésée, attendent avec angoisse l'issue du combat formidable... Thésée reparait enfin, victorieux et superbe, frémissant d'une autre victoire, il dit son amour à Ariane qui s'abandonne, et s'embarque avec elle pour Athènes. Phèdre obtient de les accompagner. Délicieux, dans cet acte d'exposition, le murmure des flots sur la grève, avec, au loin, les chœurs des sirènes; de noble et loyale allure l'air de Pirithoüs; charmant aussi et d'une bien pure ligne mélodique l'invocation d'Ariane à Cypris.

Au deuxième acte, sur une galère, en pleine mer, Thésée et Ariane aux bras l'un de l'autre, se jurent des amours éternelles, tandis que Phèdre, le désespoir au cœur, sent grandir et s'exaspérer sa passion funeste pour Thésée. Une poétique atmosphère musicale enveloppe, baigne et pénètre ce duo voluptueux.

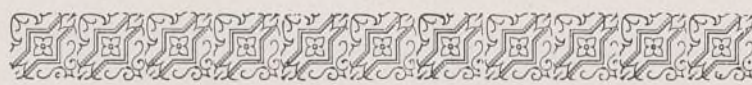
Mais c'est surtout le troisième acte qu'il convient d'admirer sans réserve. A Naxos, après les premières délices d'un amour partagé, Ariane s'est aperçue que Thésée la délaisse ; elle en fait part à Phèdre et lui demande d'intercéder pour elle auprès du héros. Cette supplication de la tendre Ariane à sa sœur qui bouleversée refuse d'abord ce qu'elle lui demande, est exprimée par la musique avec une grâce exquise. Phèdre se laisse fléchir : elle parlera à Thésée ; et les voici bientôt en présence l'un de l'autre : scène admirablement conduite, où après avoir lutté contre leur passion adultère, ils se l'avouent enfin avec frénésie. Phèdre les surprend et tombe inanimée ; les amants coupables s'enfuient éperdus. Ici se place l'émouvante plainte d'Ariane, qui, ayant rouvert les yeux, s'étonne que le ciel, la terre, les fleurs, ne soient pas changés « lorsque Thésée est infidèle et lorsque Phèdre l'a trahie ». Cependant elle apprend que Phèdre s'est tuée ; elle s'affole : elle n'avait pas demandé aux dieux un tel châtiment pour sa sœur bien aimée ; une nouvelle douleur la déchire, quand elle voit Thésée s'élancer vers le cortège funèbre qui ramène Phèdre, et contempler la morte, éperdu, hagard. Elle fera cependant son devoir et Cypris permet que, guidée par les Grâces, elle descende chez Hadès pour tenter d'arracher sa sœur au noir séjour. Tout ce troisième acte d'une rare maîtrise, d'une inspiration puissante et profondément émouvante, est un des plus beaux qu'ait écrits l'auteur de Manon et de Werther.

Le quatrième acte, d'une curieuse couleur, pâle et froide, se passe aux Enfers, où la triste reine Perséphone consent à ce qu'Ariane ramène Phèdre sur la terre. Regrettons ici la présence d'un ballet d'un style peu en rapport avec le reste de l'œuvre, et retrouvons, au cinquième acte, le malheureux Thésée, qui deux fois frappé dans sa tendresse, « traître au lit conjugal, traître au lit adultère », exhale son

désespoir en de forts dramatiques accents. Mais Ariane reparait, suivie de Phèdre, qu'elle veut rendre aux baisers de son amant. Transporté d'admiration pour un si sublime sacrifice, Thésée jure fidélité à Ariane, mais hélas, ce retour à l'épouse délaissée ne dure qu'un instant. Une passion ardente se rallume soudain dans son cœur et dans celui de Phèdre. « Ah ! c'est horrible ! », dit Phèdre. « Ah ! c'est divin ! », répond Thésée, et bientôt une galère les emporte, laissant Ariane sur le rivage — recommencement monstrueux, magnifique et cruel symbole du Désir broyant toutes les lois divines et humaines, de la Passion éternellement triomphante !

L'interprétation d'Ariane a été de tous points admirable : Mmes Bréval et Grandjean, dans les personnages si différents d'Ariane et de Phèdre, remportèrent l'une et l'autre, un succès éclatant ; M. Delmas fut un Pirithoüs parfait, imposant et généreux. Quant à M. Muratore (rôle de Thésée) dont c'était la première création à l'Opéra, il s'y est assuré du premier coup une place prépondérante. Sa voix chaude et vibrante, sa diction saisissante le mettent hors de pair ; voilà un complet et merveilleux artiste. Mmes Mendès et Demougeot, Mlle Arbell, très intéressante Perséphone, en méritent que des éloges. L'orchestre, sous l'excellente direction du maître Paul Vidal, fut à la hauteur de sa tâche.

LOUIS DUMAS.



NOTES A L'AVEVENTURE

Patois et Patois

On a lu, depuis quelque temps, d'éloquents défenses de la langue française ; on a lu également des panégyriques de langues internationales, qui se sont produites à l'instant même, où des esprits assoiffés de progrès portaient une main ingrate sur la langue de Molière, de Corneille, de Balzac et de Hugo.

Parce qu'il y a des gens qui la parlent et l'écrivent mal, est-ce une raison pour la battre en brèche et ne point lui donner l'appui auquel elle est en droit de prétendre ?

On se rappelle un incident assez amusant, dont la Chambre des députés, il y a une quinzaine d'années, fut le théâtre au cours d'une séance mémorable.

M. Ducoudray ayant déploré que dans certaines communes bretonnes on ne parlât pas français, M. de Cassagnac, avec spontanéité, s'écria : « Eh bien ! et ici ? »

Il faut avouer que si la critique était dure, elle était juste, et ce mot restera parmi les plus heureux de la vie parlementaire. Nous sommes si pauvres de ces mots-là, maintenant ! Nos honorables se creusent souvent la cervelle pour en faire jaillir un, mais le mot reste figé dans la pie-mère, et les collectionneurs, en quête de ces perles, en sont pour leur vaine attention.

Le « Et ici ? » de M. Cassagnac a été rappelé bien des fois depuis, et a suggéré à tout le monde de sages réflexions sur l'éloquence contemporaine.

*
* *

Je ne veux pas m'occuper ici de la dangereuse et tenace affection de certaines provinces pour leurs idiomes particuliers. Je puis cependant déplorer, avec M. Ducoudray, que dans quelques communes la langue française soit presque une langue ennemie. En Bretagne, et dans le midi de la France, les patois sont plus en honneur que jamais. D'aucuns, comme le provençal, pour ne citer qu'un de ceux qui sont brillamment défendus, ont même des prétentions à être

une langue nationale, que toute une majorité de la nation ignore.

Vous avez à Paris une légion de sociétés départementales qui, sous le prétexte de se réunir ou de causer du pays, s'entretiennent en des jargons impossibles et se plaisent à désapprendre le français. Il est aisé de comprendre combien de telles mœurs sont capables de semer la division dans un peuple, et nous savons pourtant, par la façon d'agir des vainqueurs d'outre-Rhin que l'uniformité de langue est un des agents les plus actifs de l'unité nationale !

Mais à quoi bon gémir contre ces habitudes qui ne sont pas nouvelles? non seulement cela n'avance à rien, mais même cela crée des ennemis à celui qui résiste à tous les vulgarisateurs de charabia.

Je laisse donc tous les fervents de la couleur locale à outrance user d'un vocabulaire qu'ils sont obligés d'accompagner d'une traduction, et je reviens au français que parlent nos honorables.

*
* *

Vous l'avouerez-je ? J'ai suivi parfois des séances de la Chambre ; j'y ai entendu traiter ou mieux maltraiter un peu toutes les questions d'ordre social ou d'intérêt particulier, de patriotisme ou de finance, d'agriculture ou d'industrie, de commerce ou de beaux-arts, et je suis demeuré stupéfait devant l'aveuglement du suffrage universel.

Comment, ce sont ces hommes-là que les électeurs ont choisis ? Comment, ce sont là les êtres supérieurs qu'on nous envoie de tous les coins de la France ? Mais il n'y a pas dix orateurs ; il n'y a plus d'éloquence ; le geste n'existe plus qu'à l'état de singerie ; l'effet, quand il se produit, ce qui est rare, est le jeu d'une grimace ; et les beaux élans se bornent à d'énergiques « *nom de nom !* » quand la langue de celui qui fait semblant de s'emballer ne se laisse pas aller à des naturalismes d'expression d'une excessive crudité.

Dans notre République athénienne, nous manquons d'Athéniens ; je n'y vois pas de Solon, et pourtant, comme à Athènes, le peuple d'aujourd'hui aime les orateurs, il aime une belle parole ; ce qui le prouve, c'est le nombre incalculable de discours qui se prononcent aujourd'hui et le nombre incalculable d'auditeurs qui se pressent et applaudissent sans compter lorsqu'il n'y entendent pas que des niaiseries.

Lamennais, dans une de ses merveilleuses esquisses philosophiques, porte un jugement sur le peuple athénien, jugement qui se rapporte absolument à nous.

« On sait combien le peuple athénien, doué d'un sentiment si exquis du beau sous toutes ses formes, était sensible au charme de la parole et facilement entraîné par les séductions. L'orateur gouvernait réellement, car il disposait du peuple souverain par la persuasion et le dominait par l'ascendant victorieux de sa parole. Aussi le peuple léger courait à celui qui savait le mieux lui plaire, s'emparer de son esprit, flatter ses préjugés et ses passions mobiles. »

Il en est encore ainsi ; les préjugés existent toujours et les passions ne sont pas près de s'éteindre, mais je doute que tous les bustes de députés qui encombre chaque année l'allée centrale du Salon et rentrent ensuite dans l'intimité du foyer, je doute que tous ces bustes à l'œil exagérément profond, à l'allure déclamatoire, conservent pour la postérité le souvenir de leur parfaite inertie intellectuelle, comme la sculpture et la tradition conservèrent à travers les siècles celui de Solon, si simple dans son action oratoire, si calme, si modeste dans sa pose devant le rocher du Phyx, grossièrement taillé en forme de tribune.

*
* *

Et pourtant, plus que jamais, à l'heure où chaque



La Robe Blanche

NOUVELLE DE FRANÇOIS COPPÉE

de l'Académie Française

Les Brésiliens au teint couleur jus de tabac, garrottés de chaînes d'or et dont le portefeuille est gonflé de comptes de reïs, s'imaginent connaître Paris quand ils ont assisté à une « première » d'opérette, fait le tour du « persil » au Bois de Boulogne et soupé dans un restaurant de nuit; et nous sommes de tels fanfarons de vice que nous donnons volontiers le titre de *Parisien* à quiconque comprend vite un calembour et sait le prix d'une fille à la mode. En réalité, la vie tout entière d'un observateur ne suffirait pas pour explorer à fond la monstrueuse capitale, dont chaque quartier, chaque rue même, a sa physionomie personnelle, son caractère original. La différence des types qu'on y rencontre est si tranchée que leur déplacement semble impossible. Quelle surprise pour le flâneur, s'il voyait un coulisier juif des environs de la Bourse traverser les paisibles cours de l'Institut!

Cette infinie variété d'aspect des rues de la grande ville est pour le véritable Parisien, pour le Parisien de Paris, une source inépuisable d'intérêt, et entretient chez lui, pourvu qu'il soit doué de quelque puissance imaginative, la fraîcheur et la vivacité d'impressions du voyageur débarqué de la veille. Moi-même, qui suis né à Paris, qui l'ai toujours habité, et qui pourrais me plaindre, comme Alfred de Musset, d'en connaître tous les pavés, je suis encore étonné bien souvent des découvertes que j'y fais dans mes promenades aventureuses. N'ai-je pas trouvé la silencieuse mélancolie d'un canal de Venise derrière la

manufacture des Gobelins, et dans Grenelle, à deux pas du Champ-de-Mars, une place publique du Caire, brûlée de soleil, un excellent décor pour le meurtre du général Kléber, percé de six coups de poignard par le fanatique Souleymanel-Habbi?

Quand je vins habiter le coin perdu du faubourg Saint-Germain, où je vis depuis une dizaine d'années, je me pris d'affection pour la très calme et presque champêtre rue Rousselet, qui s'ouvre juste devant la porte de ma maison. Au XVII^e siècle, elle s'appelait *l'Impasse des Vaches* et elle n'était sans doute alors qu'un chemin à fondrières; mais quelques seigneurs avaient déjà construit, de ce côté, leur « maison des champs », et c'est là qu'est morte Madame de la Sablière, l'excellente amie de La Fontaine, dans son logis, « près des Incurables ». Un hôtel du siècle dernier, situé au coin de la rue Oudinot, est devenu l'hôpital des frères Saint-Jean-de-Dieu, et les arbres de leur beau jardin dépassent le vieux mur effrité qui occupe presque

tout le côté droit de la rue Rousselet. De l'autre côté, s'étend une rangée d'assez pauvres maisons, où logent des artisans et des petits employés, et qui toutes jouissent de la vue du jardin des Frères. La rue Rousselet est très mal pavée, le luxe du trottoir n'y apparaît que par tronçons; l'une des dernières, elle a vu disparaître l'antique réverbère à potence et à poulie. Peu de boutiques, et des plus humbles: l'échoppe du cordonnier en vieux, le trou noir de l'Auvergnat marchand de charbon, le cabaret d'angle avec l'enseigne classique: *Au bon coing*; et de tristes épiceries où vieillissent dans un



ILLUSTRATION

DE J. BESSON



bocal des sucres d'orge, fondus par vingt étés et gelés par vingt hivers, à côté d'images d'Épinal, — une page de hussards dans leur uniforme de 1840, ou le portrait authentique et violemment peinturluré du Juif-Errant, encadré des couplets de la célèbre complainte. — Des linges sèchent aux fenêtres, des poules picorent dans le ruisseau. On se croirait là dans un faubourg de province très reculée, un de ces faubourgs qui s'en vont vers la campagne et où la ville redevient village.

Comme il passe à peine une voiture par quart d'heure dans la rue Rousselet, on y laisse jouer les enfants, qui sont nombreux dans les quartiers populaires; car les pauvres gens sont prolifiques et ignorent les doctrines de Malthus. Ils n'ont point le souci de doter le « gosse » ou la fillette, qui entreront en apprentissage à douze ans et gagneront leur vie à seize; et dans aucun ménage d'ouvriers on n'a jamais entendu dire, comme dans *Gabrielle* :

Si tout va de la belle façon,
Nous pourrons nous donner le luxe
[d'un garçon.

Aussi, dans le renfoncement du vieux mur, sous la charrette abandonnée, il y a de fameuses parties de billes, allez ! C'est effrayant ce

qu'on y use de fonds de culottes ! et, à quatre heures, à la sortie de l'école des Frères de la rue Vaneau, la rue grouille de moutards. J'ai fini par les connaître, à force de passer par là, par m'intéresser à eux, par leur sourire. Pour eux non plus je ne suis pas un inconnu, et souvent il me faut interrompre ma rêverie et répondre à un « Bonjour, m'sieu ! » que me lance une gamine en bonnet rond ou un jeune drôle en pantalon trop

large. A la Fête-Dieu, quand ils établissent des petites chapelles devant les portes, avec une serviette blanche, une bonne Vierge en plâtre, trois roses dans un verre et deux petits chandeliers en plomb, ils me poursuivent en secouant une soucoupe où ma pièce de deux sous sonne joyeusement. Enfin ils me traitent en voisin, en ami, moi, le passant absorbé et inoffensif. Par les jours de septembre où il fait du vent, les galopins écartent devant moi la ficelle de leur cerf-volant, et, les soirs d'été, la petite fille qui saute en demandant « du vinaigre » s'arrête pour me laisser enjambrer la corde.

C'est ainsi que j'ai remarqué la petite boîteuse, — il y a bien longtemps de cela, je venais de m'installer dans le quartier et



elle pouvait avoir alors huit ou dix ans. — Ce n'était pas elle, hélas ! qui aurait pu demander « du vinaigre ». En grand deuil, — son père, un compagnon charpentier, venait de mourir ; — elle s'asseyait sur une borne, sa petite béquille dans sa jupe, et elle regardait jouer les autres. Elle m'attendrissait, avec son air triste et sage, ses grands yeux bleus dans sa figure pâlotte, et ses bandeaux châains sous son béguin noir. A la longue, elle avait vaguement deviné ma pitié dans mon regard ; elle y répondait par un sourire mélancolique. Je lui disais au passage : « Bonjour, mignonne ! »

Du temps s'écoula, — deux ou trois ans passent si vite ! — et, un jeudi matin du mois de mai, où le jardin des Frères Saint-Jean-de-Dieu embaumait la verdure nouvelle et où des fils de la Vierge flottaient dans l'air, je m'aperçus, en sortant de chez moi, vers onze heures, que la rue Rousselet avait un aspect de fête inaccoutumée. Parbleu ! c'était le jour de la première communion des enfants. L'ouvrier, qui mangeait tous les soirs du jésuite en lisant son journal, avait eu beau déclamer... « On n'est pas des païens » avait déclaré la maman, et les enfants étaient tout de même allés au catéchisme. Et puis, la première communion des gamins, c'est une occasion de « caler l'atelier », de faire une petite noce ; et le savetier radical, qui fumait sa pipe sur le seuil de sa boutique, pouvait bien hausser les épaules et murmurer entre ses dents : « Ah ! malheur ! » la rue n'en avait pas moins son air des dimanches. Eh ! là-bas, la petite blanchisseuse, qui courez en portant sur vos deux mains une chemise d'homme empesée comme une cuirasse, dépêchez-vous ! La pratique a fini de se raser devant le miroir attaché à l'espagnolette de la croisée, et l'on s'impatiente. Il y a de la presse aussi chez le pâtissier de la rue de Sèvres : dès hier soir, on commandait des godiveaux, et la fruitière du n° 9 est en train de faire une scène, parce



qu'on a oublié son nougat. Chez le perruquier, par exemple, — la boutique peinte en bleu, où le plat à barbe en cuivre frissonne au vent printanier, — ça empest encore le cheveu brûlé, mais l'ouvrage est fini depuis longtemps ; toute la marmaille était frisée dès sept heures du matin. Maintenant, c'est une affaire bâclée, on revient de l'église, et le monde se met aux fenêtres pour voir passer les communicants.

Superbes, les garçons, avec la veste neuve et le brassard de satin à franges d'or, excepté Victor, pourtant, le fils de l'ébéniste, qui vient d'attraper une paire de calottes. (Aussi

quelle idée de laisser tomber sa tartine de raisiné sur son pantalon ! Cet animal-là n'en fait jamais d'autres ; ça lui apprendra.) Mais ce sont les petites en blanc qui sont jolies ! Les blondes surtout ! Le voile de mousseline leur sied à ravir. Elles le savent bien, les coquines, et elles baissent les yeux pour se donner une mine plus virginale, et aussi pour regarder leurs gants de filoselle, les premiers qu'elles aient mis de leur vie. Pour les brunes, elles ont un peu l'air de mouches tombées dans du lait ; mais, n'importe, leurs mamans ne sont pas les moins fières. Oh ! les pauvres mamans ! elles se sont faites belles pour la circonstance, et elles ont arboré des toilettes qui révèlent des poèmes de misère et d'économie. Voilà une

pèlerine de velours qui doit dater de l'Exposition de 1867, et voilà un cachemire français qui connaît certainement le chemin du Mont-de-Piété. Bah ! les fillettes qui les accompagnent sont quand même habillées tout battant neuf ; et, lorsque la pèlerine dit au cachemire : « Elle est joliment forcée, votre demoiselle ! » le cachemire répond d'un ton satisfait : « Que voulez-vous ? A va sur ses treize ans. » Et la pèlerine conclut : « Comme ça nous pousse ! » Enfin, c'est un beau jour pour tout le monde ; et les pères — ces hommes ! ça ne croit à rien — peuvent « blaguer » la cérémonie chez le marchand de vins, il n'est pas moins vrai que tout à l'heure, à la paroisse, quand l'orgue jouait en sourdine et quand les enfants ont marché vers l'autel, en file indienne, les garçons d'un côté, les filles de l'autre, le cierge allumé à la main, toutes les mamans ont pleuré.

J'avais bien vite reconnu ma petite boîteuse dans le nuage blanc des communicantes. Était-ce à cause de sa béquille noire sur laquelle elle s'appuyait pour sautiller, ou à cause de la robe de veuve de sa pauvre vieille mère qui la tenait par la main ? Mais elle me sembla plus immaculée, plus pure, plus blanche que les autres. Elle me parut aussi plus émue, plus recueillie que ses compagnes ; son visage enfantin avait une expression naïve et mystique qui eût tenté le pinceau d'Holbein.

Ce jour-là j'accentuai pour elle mon bonjour amical, et j'étais tout heureux, en m'éloignant, de penser qu'elle aussi avait eu sa robe blanche. Une robe blanche ! l'idéal de la parure pour les filles du peuple !

Depuis lors, plusieurs printemps ont fleuri et, par de belles matinées du mois de mai, plusieurs fois le vent parfumé a fait flotter les voiles blancs des communicantes de la rue Rousselet. Des années ont passé, des années avec leurs printemps, mais avec leurs hivers aussi ; des choses ont changé, des gens ont vieilli dans ce paisible quartier. D'autres enfants jouent encore aux billes sous la vieille charrette, mais le perruquier a fermé boutique ; le savetier radical fume toujours sa pipe sur le seuil de son échoppe, mais sa barbe a grisonné ; enfin on a lu, un jour, un billet bordé de noir, collé avec quatre pains à cacheter sur les volets fermés de la fruitière du n° 9, et, maintenant, c'est une blanchisseuse qui s'est établie là pour faire concurrence à l'ancienne, qui demeure en face. Mais cela ne réussira pas, car la mère Vernier, la femme de ménage, — une langue d'enfer dont

je vous conseille de vous méfier, — prétend que la nouvelle patronne est une sans-soin qui lui a perdu une camisole, et que ses ouvrières sont des riens du tout, qui batifolent avec le sergent de ville, — vous savez, le grand blond médaillé, celui qui a une si belle moustache tombante de buveur d'eau-de-vie. — Malgré tout, la rue Rousselet a conservé à peu près sa physionomie d'autrefois, et le mur des Frères Saint-Jean est plus dégradé que jamais par les saxifrages.

Mais la petite boîteuse ?

Hélas ! elle a très peu grandi, bien qu'elle soit une jeune fille à présent et qu'en comptant sur mes doigts je découvre qu'elle aura bientôt vingt ans. Quand je la rencontre sautillant plus lourdement sur sa béquille, — une béquille neuve, un peu plus haute que l'ancienne, — je n'ose plus dire : « Bonjour, mignonne ! » et je me contente de lui tirer mon chapeau. D'ailleurs, elle sort rarement. Sa mère est maintenant concierge dans la maison du brocheur, et la fenêtre de la loge, qui donne sur la rue, est placée trop haut pour que je puisse y jeter un regard en passant ; mais la présence de ma petite amie se trahit par le bruit incessant de sa machine à coudre. Elle travaille pour la confection, et il paraît qu'elle gagne d'assez bonnes journées. On m'a assuré qu'elle est bien plus infirme que je ne croyais et qu'elle a une jambe toute séchée. Elle ne se mariera pas. Quel dommage !

Cependant, presque toutes ses camarades de première communion ont déjà mis leur seconde robe blanche, celle du mariage. L'autre samedi encore, l'épicière a marié sa fille à son premier garçon. (Je me doutais bien que ça finirait par là ; les dimanches soirs, quand la mère prenait le frais sur le pas de sa porte et quand les jeunes gens jouaient à la raquette, ils envoyaient toujours le volant dans l'allée du n° 23, qui est noire comme un four, et ils disparaissaient ensemble, censément pour le ramasser.

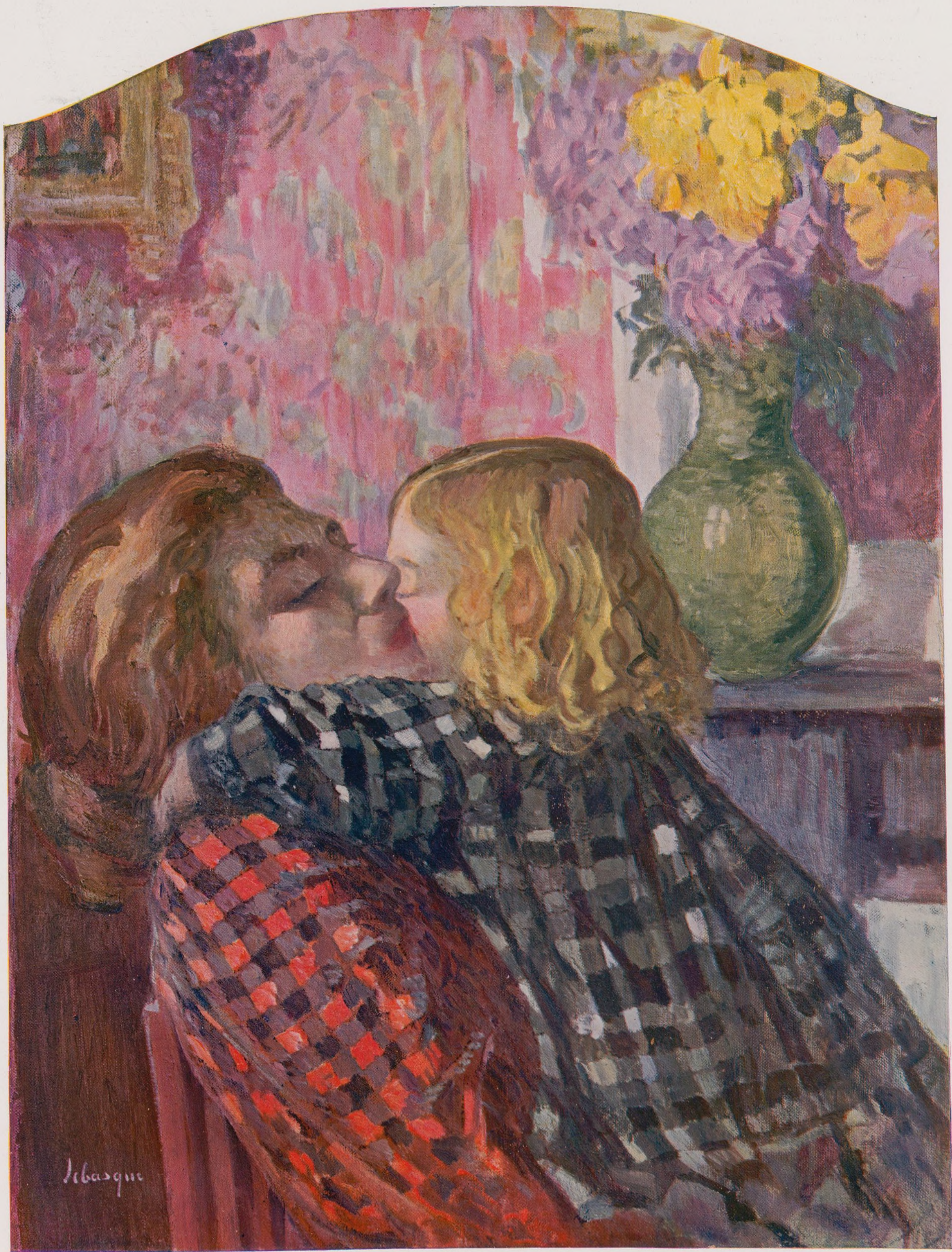
Comme c'est malin ! Oh ! l'épicière a bien fait les choses : on est allé autour du lac en grande remise et l'on a diné à la Porte-Maillot. Eh bien ! au moment où la mariée est montée en voiture, avec sa traîne de soie blanche et sa fleur d'oranger dans les cheveux, — elle a l'air insolent, cette grande rousse ! — j'ai aperçu ma pauvre petite boîteuse qui se tenait à quelques pas de là, appuyée sur sa béquille, et qui regardait d'un œil d'envie.

Hélas ! il n'y aura bientôt plus qu'elle, de toutes les filles de son âge, dans la rue Rousselet, qui n'aura mis de robe blanche qu'une fois dans sa vie !

FRANÇOIS COPPÉE

de l'Académie Française.





TENDRESSE MATERNELLE

Tableau de LEBASQUE.

Appartient à la Société Georges Petit.

Ayuntamiento de Madrid



JEUNESSE

Pastel de Nicolas VLEUGHELS.

Musée du Louvre.

A UN POÈTE

à CATULLE MENDÈS

*Maître, tu donnes des ailes
A celui qui lit tes vers,
Et dès que tu les lui scelles
Il s'enfonce aux cieux ouverts.*

*C'est le grand charme lyrique.
Par l'art, par la passion,
Ton poème lui fabrique
Une brusque évasion.*

*Il est près de sa fenêtre;
Il te lit. Soudain tout luit.
Sans même se reconnaître
Il s'envole malgré lui.*

*Il dit : De quoi donc suis-je ivre ?
Quel est donc cet enchanteur
Qui lorsque j'ouvre son livre
Me jette à cette hauteur ?*

*Mon âme en moi se renverse.
On allait bientôt dîner,
Je songeais à mon commerce ;
Qu'est-ce qui me fait planer ?*

*Je vois tout. La terre est plate,
Le ciel tombe à l'abreuvoir,
L'horizon sans cesse éclate.
Quel ennui c'est de tout voir !*


*Nulle chose n'est secrète.
Je vois les maisons, l'étang
Grand comme une pâquerette,
Et je monte et tout s'étend.*

*Je veux que l'on me ramène.
Voici, tout se découvrant,
Que j'aperçois mon domaine.
Dire qu'il me semblait grand !*

*J'y résidais, indigène
Qui cultive et qui bâtit,
Mais j'aurai toujours la gêne
De l'avoir vu si petit.*



Ayuntamiento de Madrid



*Le mont tord son archivolte.
Le vent souffle inassouvi.
Descendons : ça me révolte
De n'être plus asservi.*

*Moi qui bornais mon espace
Entre ma haie et mon mur,
Faut-il donc que je dépasse
Tout ce qui n'est pas l'azur ?*

*Je proteste ; l'on m'outrage
Si l'on me rend méchamment
Un sang, une âme, un courage,
Et l'amour du firmament.*

*Mon enclos doit me suffire.
Et si l'on veut m'enivrer
D'or, de splendeur, de délire,
Je vais finir par pleurer.*

*Pour que je me reconnaisse
Descendons. Je vais souffrir,
Je souffre ; si ma jeunesse
Renait, je vais en mourir.*

*— Ainsi quand on leur impose
Le zénith, sans leur avis,
Se plaignent, ô virtuose,
Ceux que les vers ont ravis.*

*O grand sorcier de la rime,
Artisan dédalien,
N'as-tu pas commis ce crime
De leur briser leur lien ?*

*Plus lourds que des scarabées
Et contents d'être pesants,
Tenant leurs têtes courbées,
Ils peinaient depuis des ans.*

*Ils rivalisaient de zèles,
Réglaient tout à leurs cordeaux.
Mais tu fais porter des ailes
A ces porteurs de fardeaux.*

*Pour que leur trouble repaisse
Ton âme et flatte ton art,
Tu leur donnes cette espèce
D'éblouissant cauchemar.*

*Tu les jettes dans la flamme,
A l'escarpement divin.
Mais la terre les réclame ;
Ils redescendent enfin.*

*Leur descente est parallèle
A leur essor hasardeux,
Maître, mais de toi vient l'aile,
Et leur chute, elle vient d'eux.*

ABEL BONNARD



LE ROI MIDAS

Nouvelle inédite de CLAUDE BERTON

Dans sa corbeille, sur un fauteuil au milieu du salon, le roi Midas sommeillait la tête entre ses pattes, dans cette pose allongée, écrasée des vieux chiens alourdis et goutteux, qui ne peuvent plus dormir que sur le ventre ou sur le dos, dans tout l'étirement de leur corps pansu et ankylosé par l'âge...

Autour de lui, dans le grand atelier, par ce splendide dimanche de juin, les visiteurs bavardaient avec Mareille, le célèbre peintre, l'artiste, l'homme du monde, le médaillé, sur la cimaise du Luxembourg... etc., mais demeuré surtout un mondain plus fier de faire partie de tel ou tel cercle, et d'être reçu dans tel ou tel salon, que de ses médailles ou de l'Institut qui l'attendait.

Il y avait là, quantité de jeunes : des écrivains, des peintres, des musiciens, attirés chez Mareille, autant par l'affable cordialité de l'artiste, que par l'espoir de rencontrer quelques gens du monde qui fréquentaient cet atelier. C'étaient Nathaly Viorne le compositeur, Sigrisda le poète, les peintres Soubraise, Jouvré, et Théo Surin, l'auteur dramatique. Des jeunes surtout, des jeunes de cette génération d'artistes qui a définitivement rompu avec les allures bohème de la précédente. On fait des visites, on se vêt avec correction, et on dépose des cartes soigneusement aux jours qu'il faut.

D'ailleurs, auprès de M^{me} Mareille, encore belle et très imposante sous ses bandeaux blancs, M. de Voulpic, le vieil escrimeur, le baron Poulard, le collectionneur, et Gaspard de Gruges, le brocanteur mondain, représentaient la société.

Un jour clair venait frapper les longues étoffes pendues

au mur, et ravivait la majesté de leurs couleurs éteintes. Des armes scintillaient, des bibelots, ça et là, brillaient, soigneusement rangés sur des étagères; et, sur une grande nappe blanche à broderies neigeuses, qui reflétait les cristaux et l'argenterie, le thé était servi avec un faste confortable; la réunion des Mareille étant renommée aussi pour leurs petits pains au caviar et leurs exquis sandwiches à la salade.

Au plafond un immense oiseau de mer déployait ses ailes dans un envollement éternellement immobile. Et par ce beau jour, empli de gens bavards et bien mis, l'atelier avait l'aspect d'un musée privé ou d'un afternoon élégant, d'un lieu très gai, d'un luxe spécial et heureusement choisi, et dont l'insigne destination eût été de servir à des rendez-vous plaisants, à des thés, à des réceptions de gens aimables, telle enfin celle qui avait lieu en ce même dimanche.

Le roi Midas sommeillait, ses grandes oreilles pointues de loulou, qui lui avaient valu son surnom, couchées sur le cou et les yeux clos (à quoi bon! il était presque aveugle) insensible au bruit qui se faisait autour de lui, ne se dérangeant ni pour aboyer, ni pour caresser les arrivants; inerte, indifférent, léthargique. Quand M^{me} Mareille passait sa main sur son vieux poil noir si curieusement frisé, avec des mèches pointues, qui se hérissaient en l'air comme des crins mal coupés, il se contentait de pousser un profond soupir pour témoigner sa reconnaissance, et c'était tout.

— Le roi Midas, venait de déclarer M^{me} Mareille, c'est quelqu'un, c'est une personne.

— C'est même un meuble aussi! Je ne vois pas l'atelier

ILLUSTRATION
DE L. MÉTIVET



sans Midas au milieu dans sa corbeille; son absence romprait la symétrie, plaisait le peintre.

— Les vieux chiens sont plus heureux que les vieux hommes, fit observer le vieux Plagès, l'aquafortiste, dont les mots à la pointe sèche sont si célèbres. L'homme qui est un loup pour l'homme, est quelquefois un homme pour le loup ou pour le chien.

— Les animaux sont meilleurs que nous. Ils agissent sans être troublés par l'orgueil et l'angoisse d'une conscience, mais dans toute la simplicité de l'instinct, dit Nathaly Viorne d'un ton précieux.

— La conscience! ce n'est que du cuivre que nous mêlons à l'or de notre instinct. Nous appelons ce mélange-là « l'Intelligence »! Mais l'instinct seul a la pureté, l'intelligence n'est qu'un alliage!

— Tout ça, c'est très joli, fit Plagès en regardant Théo Surin qui venait de parler. Les vieux chiens sont souvent plus heureux que les vieux hommes. C'est une chose terrible de vieillir!...

— Vieillir, c'est mourir un peu, murmura Soubrasse dans un coin.

— C'est mourir quelquefois avant d'être mort. Et vous êtes bien pressé de nous faire mourir comme ça, vous, là-bas la jeunesse. Vous nous poussez terriblement fort, et le monde se renouvelle très vite avec vous. Mon pauvre Daudet disait: « Les bateaux, les jeunes arrivent dans de grands bateaux qui les débarquent. » Prelotte! aujourd'hui, ce ne sont pas des bateaux qui vous amènent, mais des autos, faisant du cent à l'heure, pour nous passer sur le ventre... Oui, le monde se renouvelle très vite. Le bon Midas qui a douze ans et moi qui en ai... (ça ne vous regarde pas) nous en avons vu passer des gens dans cet atelier, des camarades qui ont eu leur instant de succès et qui ont disparu!... N'est-ce pas Mareille?

— Peuh! oui, des maladroits!...

— Des maladroits!... Qui sait, de ceux-là qui se sont piqués les doigts en essayant de tirer leur épingle du jeu... Tenez, ces temps derniers, je pensais à Dramard le musicien.

— Oui parfaitement, Dramard — chic anglais — le Dramard des salons. Un charmant garçon un peu snob.

— Eh bien! disparu complètement. Et vous connaissez son histoire, une histoire d'amour si douloureuse et si gênée aussi!...

— Je me souviens. Il était amoureux d'une petite choriste qui le trompait outrageusement.

— Mon Dieu oui, et ses plus jolies romances, les plus fraîches, les plus délicates, les plus vibrantes... (Non ce n'était pas un grand musicien, mais ses délicates phrases d'amour étaient charmantes) tout cela, inspiré par la délicieuse fille, un peu perverse, un peu bête qu'il adorait.

— Il l'a épousée...

— Oui, il l'a épousée. Et vous savez pourquoi?... Ah! le pauvre, il était, à la suite d'une tromperie plus scandaleuse, décidé à rompre avec elle, et furieux, il avait raconté l'histoire à tous ses amis, afin de rendre la chose plus définitive et de se

couper tout retour à lui-même... Je vous ai dit qu'il l'adorait. Alors, ce fut elle qui revint, et comme gage de la réconciliation, pour se réhabiliter aux yeux de tous les gens auxquels son amant avait pu raconter l'aventure, elle voulut être épousée... Il y consentit, il y consentit avec joie... Peut-être même, le lui eût-il proposé....

— Oui, je me souviens. Il venait très souvent ici, et c'est de ce jour qu'il disparut, après son mariage.

— Dame, vous pensez bien, impossible de présenter dans un salon, et même aux amis, une dame dont on s'est plaint aussi amèrement. Il disparut, et ce fut fini, de l'élégant, du talentueux Dramard. Oublié, noyé, anéanti! Son hôtel fut vendu, sa musique passa de mode. Il n'avait plus les salons pour le soutenir. Une autre génération arrivait, et je ne savais pas ce qu'il était devenu quand l'autre jour j'ai appris la mort de sa femme. Elle est morte il y a six mois. Que peut-il faire maintenant?... Retourner dans le monde? Revenir voir ses amis? Mais c'est fini maintenant... D'autres sont arrivés, d'autres ont pris sa place. Il ne compte plus. Pauvre Dramard!

— Oui, je me souviens très bien. Il était charmant et Midas l'adorait, dit madame Mareille.

— Les bêtes se comprennent, fit Surin sans pitié.

— Il y a douze ans de cela...

Et rêveuse, M^{me} Mareille d'un geste familier lissa l'un de ses beaux bandeaux blanchissants. Il y avait douze ans, c'étaient des mèches blondes...

— De la musique s'il vous plaît Viorne, pour changer de conversation. Ce Plagès a toujours des propos à la manière noire.

— Ma foi, disait Mareille à Gaspard de Gruges, qui venait de demander de la musique, je serais bien embarrassé si je revoyais un revenant comme Dramard. Que dire?... Que faire?... Quand on est arrivé, les camarades restés en route et que l'on rencontre, ont toujours l'air de vous reprocher de ne les avoir pas emmenés avec vous.

— Très ennuyeux, opinait de Gruges. On ne sait que leur raconter. Moi-même qui suis un peu bavard, ça me gêne beaucoup.

— Je n'aime pas beaucoup les revenants, affirma Voulpic l'escrimeur. Des gens qui ont vieilli comme ça, sans vous prévenir, vous apportent tout d'un coup des figures changées, si bien que l'on peut se croire aussi vieilli qu'eux. Sale blague!...

— Et puis, n'a-t-il pas eu son temps, son moment d'existence? Qui de nous peut se flatter de l'avoir jamais? Un instant où l'on réalise sa vie, c'est déjà très beau d'avoir eu ça.

Sigrisda venait de parler.

— On ne peut pas rendre service à tout le monde conclut Mareille, et un murmure approbateur se rallia à cet aphorisme attendu.

— On est un fichu égoïste! lança la voix brutale du vieux Plagès dans le fond de l'atelier. On c'est le loup pour l'homme et quelquefois pour le chien aussi!...

Il s'était avancé, et comme il passait sa main rudement



sur le dos du roi Midas, pour le prendre à témoin, celui-ci poussa un grognement impatient. Un petit froid avait suivi la boutade de Plagès.

— Vous rudoyez Midas ! dit sa maîtresse...

— Oui, fit Plagès avec une comique mélancolie, on ne peut dire la vérité ni aux hommes ni aux chiens.

— Il faut encore savoir la dire, rectifia M^{me} Mareille doucement.

— Bah ! les uns et les autres ne veulent que des flatteries. Écoutons la musique.

Et avec un soupir, il se rassit.

Les doigts de Viorne couraient sur le clavier, suscitant une harmonie imprécise, voilée, berceuse. Des arabesques rythmées se nouaient et se dénouaient à chaque instant, attachées et détachées, ne laissant pas l'oreille se fatiguer à suivre une modulation, mais prenant et reprenant sans cesse un motif que des variations transformaient à l'infini. Tels des nuages légers, flous, floconneux, dentelés doucement, en fuite vers l'horizon, voilant et dévoilant tour à tour l'azur de l'infini deviné ou entrevu à travers leur prestigieuse féerie.

Un repos s'écoulait de cette musique apaisante et absorbée par les oreilles, comme le sable absorbe l'eau. Le sable mouvant, friable, incertain auquel l'eau donne pour un instant la fermeté, la consistance, la solidité.

Le bleu du ciel entrevu par la fenêtre paraissait agrandi, une lumière meilleure, plus pure et pénétrante, baignait au-dessus des fronts, le grand atelier lumineux, où rien ne semblait plus riche et plus merveilleux que cette clarté élargie et purifiée par la magie des sons...

La porte s'ouvrit... Quelqu'un entra. Un homme mince, entre quarante-cinq et cinquante, mais de tournure jeune, en redingote, correct, s'inclinant devant M^{me} Mareille. La musique avait cessé.

Surpris, Mareille et sa femme, fixaient des yeux interrogateurs sur l'arrivant qui venait de pénétrer rapidement et comme un habitué de la maison, sans se faire annoncer. Il y eut un petit instant de silence pénible. Mareille cherchait un nom dans sa mémoire.

L'inconnu saisit immédiatement son hésitation, son mouvement s'arrêta, sa bouche eut une crispation de gêne douloureuse, la main qui tenait son chapeau se mit à trembler d'une manière imperceptible, il laissa retomber l'autre, celle qu'il tendait déjà au maître de la maison.

Tout le monde regardait, au milieu d'un froid étrange et vahissant.

Soudain, on entendit un aboiement. Le roi Midas auprès duquel le visiteur inconnu venait de s'arrêter, s'était levé dans sa corbeille à grand effort sur ses pattes endolories, ses longues oreilles noires dressées toutes droites, le nez en l'air. Dans un mouvement pénible de son pauvre corps impotent et malade, un instant il fit effort pour voir à travers l'ombre de ses yeux glauques et à demi aveugles, enfin en poussant de petits

jappements émus, il se mit à lécher la main amaigrie et tremblante de l'intrus.

Mareille eut une secousse.

— Dramard ! s'écria-t-il en reconnaissant enfin le musicien.

Mais celui-ci avait un accent d'indicible tristesse.

— Vous ne me reconnaissez pas.

Mareille allait balbutier une lamentable excuse. Sa femme l'arrêta net, et prenant les mains de Dramard et lui enlevant son chapeau, l'enveloppa d'un bon sourire d'accueil.

— Nous voulions savoir, si Midas vous reconnaissait, voilà pourquoi nous nous taisions. Nous voulions laisser faire Midas.

Et l'adroite et excellente M^{me} Mareille sans lui laisser le temps de répondre sauvait la situation.

Il s'était fait un mouvement parmi les visiteurs qui se mirent à sourire. Le froid était passé.

Dramard, un peu remis, murmura :

— Ah ! c'est que, vous savez, j'ai peut-être un peu changé, et vous seriez excusables...

— Mais non, rien n'est changé, ni vous, ni vos amis, ni Midas !... Personne ne vous a oublié, vous le voyez.

Midas était descendu de sa corbeille et jappait autour de Dramard, mendiant des caresses et exprimant sa joie à sa façon en bonne bête reconnaissante...

Alors Dramard eut le cri d'aveu de son cœur douloureux.

— Ah ! que ça fait plaisir de se retrouver dans un milieu où l'on ne soit pas traité en inconnu !...

— Assieds-toi donc mon vieux, prend donc ton fauteuil d'habitude, veux-tu des cigarettes, un verre de Porto ?...

Et Mareille, bruyamment, s'empressait autour de son ami, avec une cordialité remuante et tapageuse. S'étourdissant lui-même, un peu honteux de n'avoir pas eu plus de flair que son chien et reconnu tout de suite l'ancien ami.

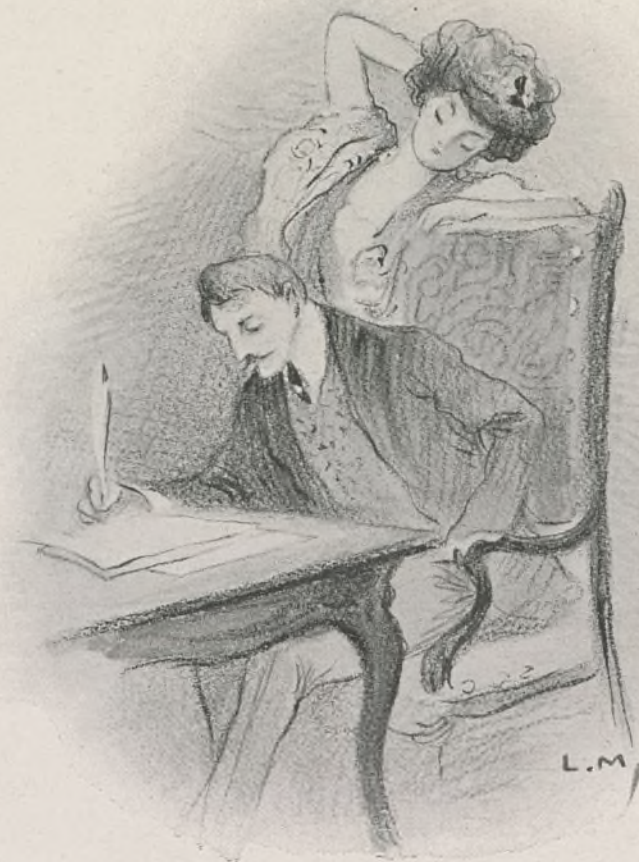
Alors de sa grosse voix :

— Inutile que je vous nomme M. Paul Dramard dont vous connaissez tous la charmante musique.

Et prenant un à un les jeunes, il les amena à Dramard, qui, étourdi, ahuri de cette réception inattendue, assis sur son fauteuil avec Midas sur ses genoux, souriait avec toujours une petite lueur de doute dans les yeux.

Mais tout le monde s'empressait autour de lui.

— Dites donc Dramard, il faudra venir me voir au cercle.





Vous avez là de vieux amis qui seront contents d'avoir de vos nouvelles, dit Voulpic.

— Dramard, c'est mal d'oublier ses vieux camarades ! Vous savez que j'ai toujours une chambre pour vous à la Chesnaie où je pars dans huit jours affirme le baron Poulard.

Au piano Nathaly Viorne, par flatterie, aimable, esquissait une des plus célèbres romances du compositeur.

— Je serais heureux d'être présenté au musicien de l'amour, dit le littérateur Surin.

Enfin, d'une voix de tonnerre, Mareille lança :

— Dramard, vous restez à dîner avec nous et nous déboucherons une fameuse bouteille en l'honneur de l'enfant prodigue !

Devant ce débordement de gracieusetés, le pauvre Dramard demeurait confondu.

— Ah ! merci, merci, mes amis, balbutiait-il, vous êtes bien bons... et toi aussi Midas, tu es un bon chien.

Ses regards allaient du chien à ses amis, et à ces jeunes artistes inconnus, mais si spontanément charmants pour lui.

— Vous avez reçu la leçon, messieurs, murmurait Plagès

dans un coin, la leçon du chien. Le voilà bien l'instinct, cet or, « dont l'intelligence n'est que l'alliage », une phrase un peu prétentieuse, mais que je retiens tout de même, brillante jeunesse. Au fond l'homme n'est pas trop mauvais... quand l'animal lui donne l'exemple...

— Alors, vraiment, vous m'avez reconnu, reprit Dramard avec un reste de doute anxieux?... Je ne suis donc pas tellement changé?...

— Comment donc, reprit en souriant M^{me} Mareille, Dramard vous avez toujours vos yeux frisés d'amoureux.

— Ah ! oui, mes yeux d'amoureux...

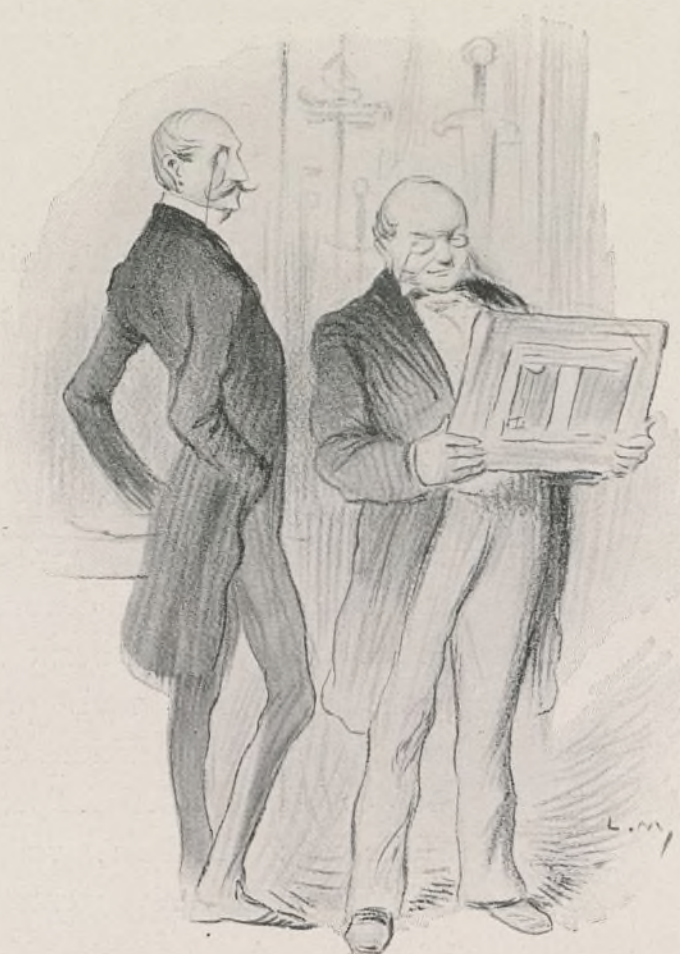
Et un sourire navré vint flotter sur ses lèvres.

— Ah ! ça, voyons Dramard, lui cria dans les oreilles Mareille entraîné à de la cordialité, pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir plus tôt?...

Le même sourire revint errer sur les lèvres du musicien, et les yeux baissés vers Midas, dont il caressait la tête, d'un geste familier d'autrefois retrouvé :

— Ah ! voilà...

CLAUDE BERTON





MYRTIS AUX ANÉMONES

Tableau de ROCHEGROSSE.

Collection de M. L. R.-M.





BORDS DE RIVIÈRE

Tableau de A. LEBOURG.

COURANTE A LA FRANÇAISE

Extraite de Zino-Zina, ballet en 2 actes de JEAN RICHPIN

Musique de PAUL VIDAL

Molto maestoso

PIANO.

f *tr* *p*

f *mf* *f* *p*

cresc.

molto. *f* *ff* *poco dim.*

f *tr* *p* *f* *mf*

cresc. *molto.*

f *ff* *poco dim.*

p *f* *mf*

sfz *f* *ff*

mf *cresc. molto.*

Rit. *f* *ff* *p* *cresc.* *A tempo.*

f *ff* *la 2ª fois Rit.* *f* *ff* *poco dim* *1ª* *2ª*

L'Hiver au Village

IMAGES DE ALFRED-M. LE PETIT



Voici revenue la saint Martin d'hiver, le jour du marché aux servantes ; sur la place, les filles qui veulent se « mettre en condition » se sont rassemblées : il y en a de jeunes et de mûres ; des jolies et des laides ; d'innocentes et d'autres qui le furent : les unes s'offrent seules ; d'autres sont escortées de commères, parentes ou amies, qui se chargent, en qualité d'ainées, de faire le boniment, et de discuter les gages ; car on les discute, les gages ; c'est la seule chose du marché qui soit réelle ; le reste, les vertus domestiques, le courage, le dévouement, l'honnêteté, la probité, l'ignorance de cette vieille danse de l'anse, tout cela, des mots, des mots, dont on ne contrôle l'exactitude qu'à l'usage. Et les paysans s'en vont là, en amateurs, en connaisseurs, en galantins parfois, tapotant les joues qui s'efforcent de rougir, et ébauchant des dialogues, que la morale n'approuverait pas toujours.

Et dans les gros rires qui vibrent sur la place, il y a de la tristesse, de la mélancolie, et aussi de la misère.

Au creux de la vallée, les maisonnettes du village sont blotties l'une contre l'autre autour de l'église, et semblent se tenir à l'abri ; sur les collines qui l'entourent, les terres aux cultures diverses reçoivent le vent du large ; et, pendant les mois d'hiver, ce vent-là souffle en tempête ; voici que la bourrasque s'est attaquée à l'arbre vaillant, qui se dressait sur le plateau ; et l'arbre n'a pas résisté ; lui qui, depuis tant d'années opposait aux autans la mâle vigueur de son torse de géant, aux bras chargés de frondaisons protectrices, il a laissé rompre ses branches maîtresses, et il git, maintenant, mutilé et vaincu, lamentable. Comme s'ils avaient deviné sa fin prochaine, les oiseaux en avaient déserté les nids, et seul, il meurt, dans la grondante furie de la tempête, abandonné, sans force, vieil ancêtre dont la sève s'est à jamais tarie.



Là-bas, au haut de la côte, à une portée de fusil du tournant de la route, la maison que l'on voit la première, est close depuis des années ; aans le pays, nul ne peut dire à qui elle appartient, et par qui elle fut habitée ; ce qu'on sait, ou mieux ce qui se répète de génération en génération, c'est que cette maison est hantée ; on raconte un drame effroyable dont elle aurait été le théâtre, et depuis lors, derrière les volets fermés, il y aurait des esprits et des fantômes. Les gens à imagination complaisante, ont cru voir, le soir, d'étranges lueurs envelopper la demeure mystérieuse, tandis que des coups étaient frappés dans les murailles. Nul ne fut assez curieux pour donner un coup d'épaule dans la porte aux ferrures rongées par la rouille et entrer... Et à la tombée du jour, quand les gens reviennent du moulin, il en est qui se cachent derrière leur baudet, dès qu'ils aperçoivent la maison hantée, ou à l'instant de passer devant elle.

RACONTÉES
PAR UN
BOURGEOIS DE PARIS



Tandis que dans les chaumières on mange le boudin de Noël, M. le maire, qui a des moyens et de l'usage, et qui ne dédaigne pas d'étonner de son luxe ses administrés, reçoit à souper quelques citoyens et quelques belles dames qui sont l'orgueil du village; il y a autour de la table, amplement garnie de victuailles, la femme de l'inspecteur en retraite du baras, qui fut une beauté en son temps, le receveur de l'octroi qui échange quelques spirituelles gauloises avec la gracieuse femme du pharmacien de première classe, ancien interne des hôpitaux, le vieux docteur Lampsec, toujours gai, M. le juge de paix, qui aime à conter qu'il fut étudiant à Paris — et comment! — M. Delabonde, adjoint, et tonnelier, une forte tête dans le pays, pour qui les choses de la politique n'ont plus de secret... Et c'est une bien belle fête, dont les prodigalités seront demain rapportées et grossies auprès de chaque feu...



Toute la marmaille s'est réunie de son côté et la voici qui vient en corps présenter ses hommages à la vieille Adèle, la servante du curé, un peu grognon, un peu criarde, mais bonne femme, associée à toutes les charités de l'abbé, et confidente de tous les secrets du pays. Et voilà les loupis alignés avec leurs paniers où on a mis pour la vieille fille, le chocolat, le sucre, les lentilles, les pois chiches, une poularde grasse, des mouchoirs, des tissus pour un caraco et une jupe; une fillette lit un compliment, calligraphié sur une feuille de papier; mais tous les yeux sont fixés sur la table près de laquelle est assise M^{lle} Adèle: car Mademoiselle ne fait pas que recevoir; elle donne aussi; et des maigres économies réalisées en cachette sur le budget de la cure, elle trouve le moyen d'avoir un bibelot qu'elle distribuera à chacun, avec un conseil.

Et la marmaille s'en ira ainsi de porte en porte offrir ses vœux et solliciter ses étrennes.

La cloche, aux notes graves et comme voilées, a donné son appel, et voici que vers l'église, les paroissiens emmitoufflés, se hâtent; la nuit est claire; la grand-place est toute illuminée d'un large reflet de lune; dans le ciel pas un nuage; pourtant, chacun a pris son falot ou sa lanterne: c'est la tradition. Et dans l'église, on va dire la messe de minuit, la messe de la naissance de Jésus, la messe de Noël, tandis que les sons aigrelets et tremblotants d'un vieil harmonium accompagneront un cantique. Et surtout, ne croyez pas que dehors, ces promeneurs nocturnes s'abandonnent à une gaieté débordante: ils avancent dans un chuchotement recueilli, comme des ombres; ce n'est qu'au retour, une fois l'anniversaire fêté du grand mystère, qu'ils retrouveront la joie bruyante autour de la table de souper.



Quels sont ces personnages qui s'en vont en cortège vers le village? D'un pas solennel, encore que grelottant, ils foulent la neige qui cache l'étroit ruban du chemin. Ils sont coiffés d'inénarrables chapeaux qui bravent la mode, mais qui, par leur inaccoutumance d'usage, indiquent qu'un grave devoir va être accompli, par ceux-là même dont ils couvrent le chef; c'est en effet le conseil municipal qui se rend en corps chez M. le maire, pour lui offrir à lui, et à la République dont il est le symbole agissant, leurs vœux et leurs hommages les plus officiels. Et sur leur passage les gens se sont massés derrière leurs vitres, et longtemps on a suivi des yeux leur groupe noir sur la neige blanche.

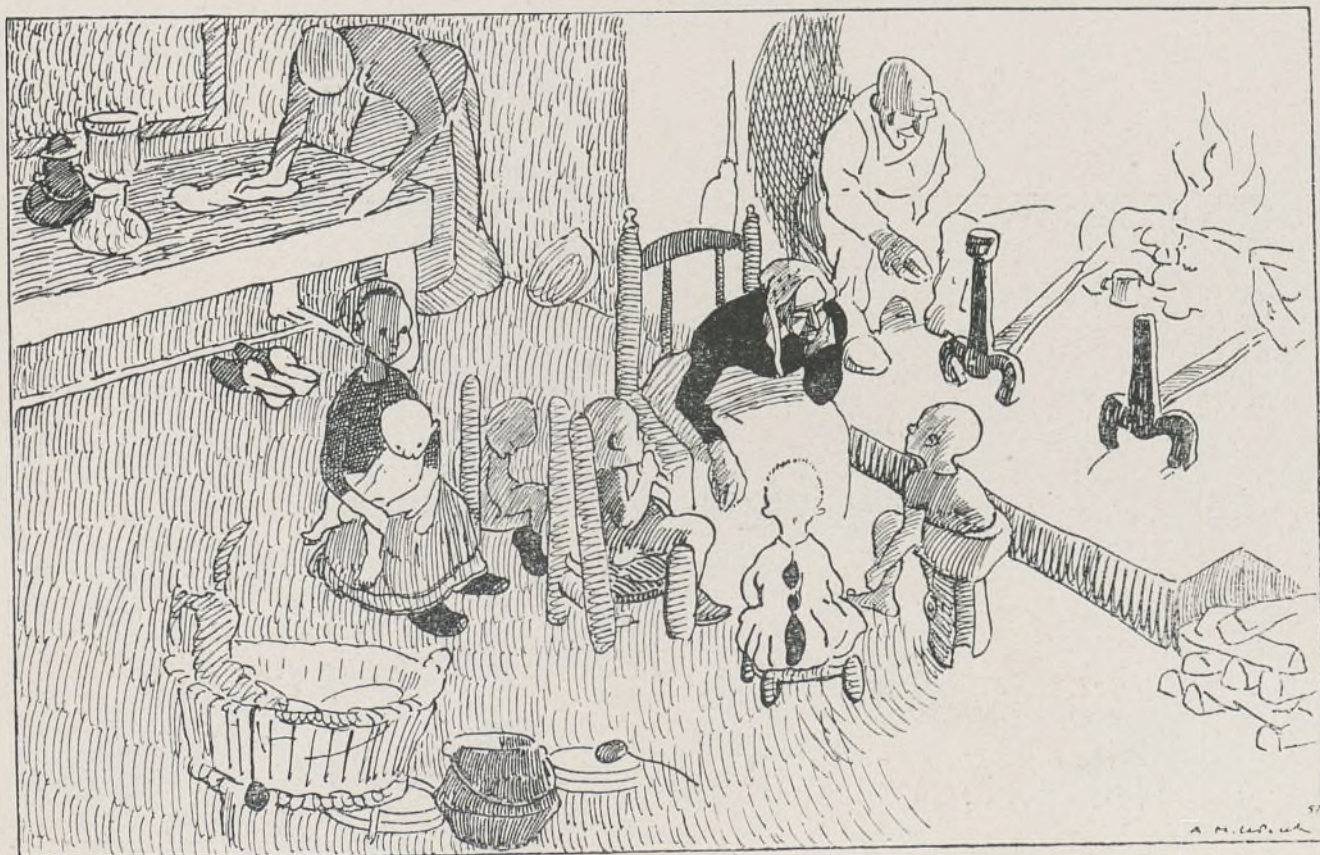


En se couchant le soir, les petits ont aligné devant l'âtre déblayé, leurs sabots portant leurs espoirs; près d'eux dans un panier, en souvenir de l'étable de Belblém, ils ont déposé un panier, avec un peu de foin, une carotte et une croûte de pain; et ils s'en sont allés dormir, souriant au rêve qui passe. Et voici que dans la nuit qui se prolonge, le paysan et sa femme, une chandelle à la main, respectueux de la vieille fable du père Noël, s'en vont garnir les petits sabots. Les jouets, achetés au bazar ambulant, et entrés dans la chaumière avec mystère vont trouver leur emploi; cheval de bois, fusil de fer-blanc, poupée de carton, cornets de pralines, verges expiatoires de fautes des longtemps oubliées, tambours que des épingles prudentes rendront muets, trompettes qui s'érailleront vite, voilà de la joie! de la joie! de la joie!



Le vent souffle dehors; le givre a dessiné des broderies sur les vitres des petites fenêtres closes; dans la cuisine où se tiennent les commères, la température est douce et tiède; la marmite, pendue dans l'âtre, à la crémaillère, ronronne au-dessus du feu. Dans un coin une truie grouine parmi des feuilles de salade et des trognons de choux; plus loin, des bambins jouent avec un chien. Au fond, l'horloge à gaine fait entendre son battement impitoyablement régulier. Et calmes, majestueuses de simplicité, les femmes assises font tourner leur rouet et filent. Dans leurs cerveaux obscurs nulle idée ne s'agite. Les mots ne montent que rarement à leurs lèvres, pour rompre le silence pesant. Elles tournent la roue, elles tirent les brins, les tordent, les enroulent sur la bobine, et continuent, sans hâte, mais sans lassitude; on dirait des parques évadées de la fable, et pour un instant, troquant leur servitude obéissante au destin, contre une discipline aux réalités humaines essentiellement.

Quel temps! Par les petites fenêtres closes, le vent souffle avec des halètements de bête méchante; par instants, il semble que le chaume va être arraché; le long du chemin, les gens qui s'en vont au marché, n'avancent qu'à grand peine, et sous leur large riflard de coton ouvert, qu'ils tiennent devant eux comme un bouclier, une force invisible pèse et gêne leur marche faisant tourner la rafale de neige; le bourriquet lui-même s'étonne de cet ennemi inconnu qui lui souffle dans les naseaux, et prend peut-être ses longues oreilles pour les ailes d'un moulin; et le bourriquet, philosophe au fond, se contente de marcher un peu moins vite, d'autant que la main, qui le mène aujourd'hui, a autre chose à faire qu'à lui caresser les reins à coups de trique.



Il était une fois.... C'est la mère-grand qui cause; devant elle, les loupiots forment le cercle: ils sont sages; avec une attention qui ne se dément pas, ils écoutent le vieux conte terrible, qu'ils connaissent déjà, mais, qui, à chaque fois qu'il leur est répété, leur cause la même surprise, le même effroi, ou la même gaieté... Il était une fois... Oh! la belle histoire! Encore, dis, grand-mère!... Et la vieille, sans se lasser, reprend le thème qui fut jadis son plaisir à elle, et qu'elle offre en plaisir à son tour à toute la marmaille de chez elle; mais parfois elle baisse la voix, et les petits se rapprochent pour n'en rien perdre; c'est que le vieux est là au coin de l'âtre, le torse calé sur les cuisses, et la tête penchée, le vieux qui dort et dont tout le monde respecte le sommeil.

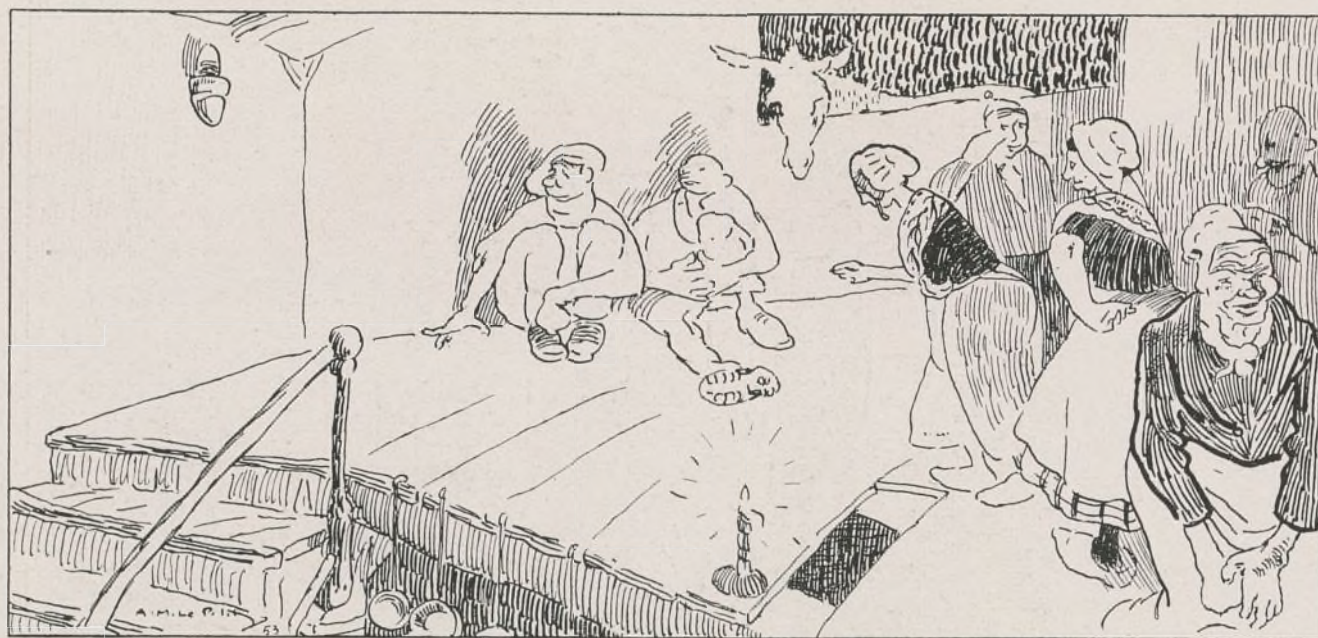


Quels maladroits ! Tous, valets de ferme, charretier, cassier, batteur de grange, ont manqué le sabot accroché au mur, le sabot où il s'agit de jeter un sou. Déjà les sous s'amassent sur le sol, les sous qui n'ont pas atteint le but, et qui tous seront pour le gagnant. Une servante nouvelle, qui n'a pas encore pris part au jeu convoite les pièces à gagner ; elle raille même les joueurs précédents et du premier coup jette son sou dans le sabot ; elle se précipite, y met la main ; mais recule avec un geste de dégoût ; le sabot est rempli d'une matière visqueuse, poix et cirage ; la servante n'a pas deviné la niche qu'on lui voulait faire ; ainsi se passe la veillée au village, avec des plaisanteries d'un goût essentiellement raffiné.



C'est l'heure de la soupe : dans le soir qui descend, voilà que de toutes les cheminées s'élève un panache de fumée souple ; et le chemineau qui passe, se dit que dans chaque foyer, il y a de la joie, du bonheur, et de quoi vivre ; il regarde monter dans l'air fluide, la trainée transparente et bleutée, qui se fond avec les autres nuées, en des courbes d'une grâce alanguie. Mais, le long des maisonnettes basses et trapues, voici la route qui passe, la route au cailloutis rude, puis là-bas, la colline, tout ce qui parle d'effort au compagnon sans travail et sans asile.... Dans les chaumières, l'âtre flambe, le coquemar ronfle, la cheminée fume ; c'est l'heure de la soupe.

Oh ! le temps des glissades ! Au sortir de l'école, tandis que la bise vous cingle au visage, les gosses se sont élancés, et les voilà qui glissent, rapides, imprudents, le nez rouge, les mains gelées, au risque de se casser quelque chose. Les clous de leurs gros souliers s'usent à ce jeu, et parfois, un fond de culotte, dans une chute, demeure, arraché, sur le sol ; mais qu'importe ! Qu'importe la réprimande qui attend chaque glisseur, dans une de ces petites maisons qui s'alignent le long de la route ; la glissade exerce sur tous une irrésistible tentation ? Un hiver sans glissade possible n'est pas un hiver ; et les grands d'aujourd'hui, qui assistent à cet entretien d'une tradition qu'ils pratiquèrent en leur temps, grondent, peut-être parce qu'ils ne sont plus en âge d'être grondés.



Le gendarme est intelligent mais sévère, surtout dans le village où il est nouvellement nommé ; il convient qu'il affirme son autorité, par quelque contravention injustifiée, et qu'il asseye son pouvoir par quelque abus déraisonnable. L'arrêté sur les lanternes allumées dès le coucher du soleil lui est un prétexte tout trouvé de tyranniser le paysan.

— Votre nom ? Que votre lanterne n'est pas allumée, quand le soleil est couché, conformément au règlement.

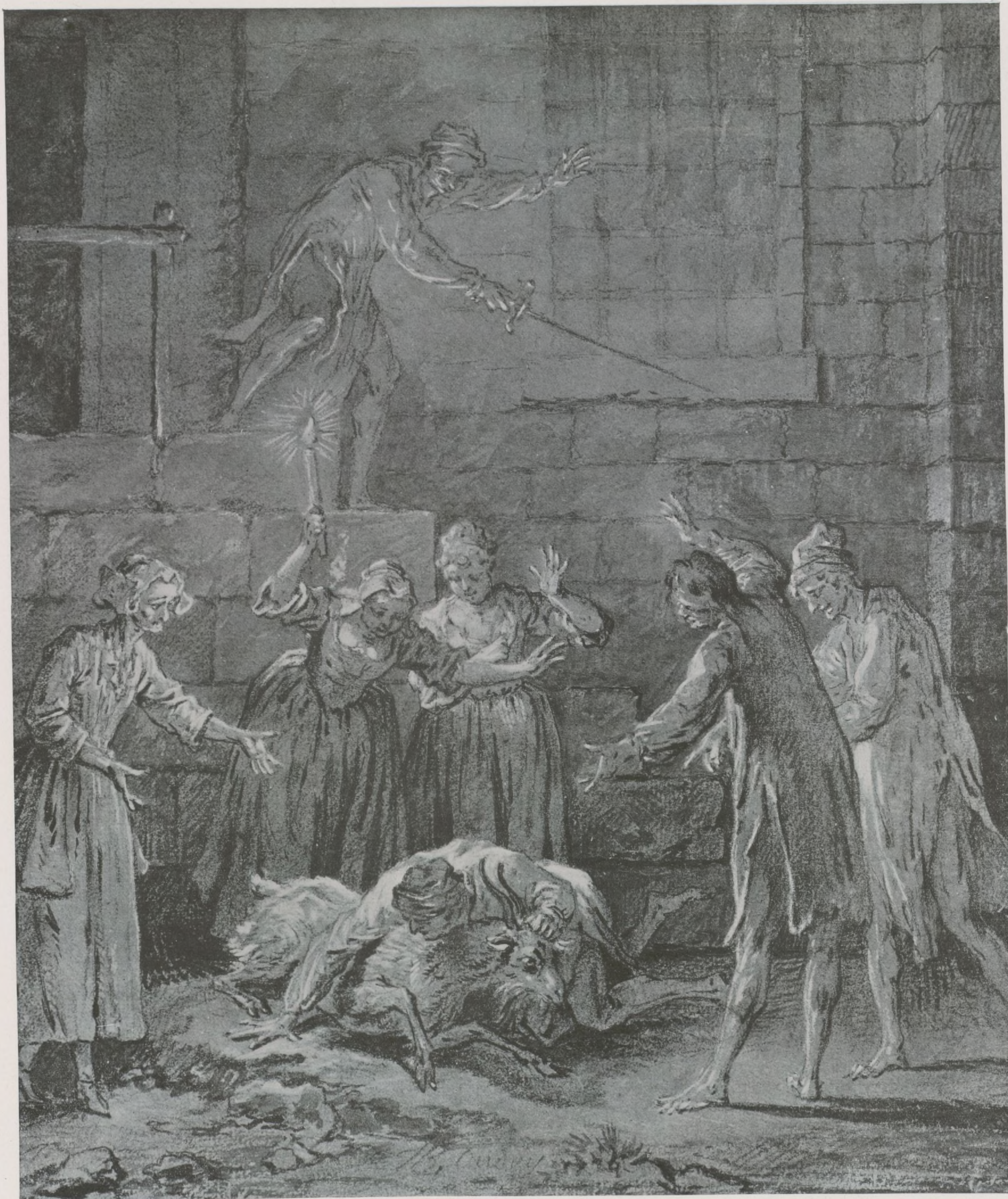
— Mais, brigadier, il fait jour encore : voyez...

— Que je vois jour, cela ne me regarde pas, nonobstant que le soleil est couché depuis quatre minutes, dans le triple Liégeois.

— Pourtant... — Suffit : assez causé... votre nom ?...

Et dans quelques mois, les petits verres aidant et la connaissance étant faite, le soleil aura le droit de ne se coucher... qu'à la nuit venue.





ÉPISODE DU “ ROMAN COMIQUE ” DE SCARRON

Dessin par OUDRY.

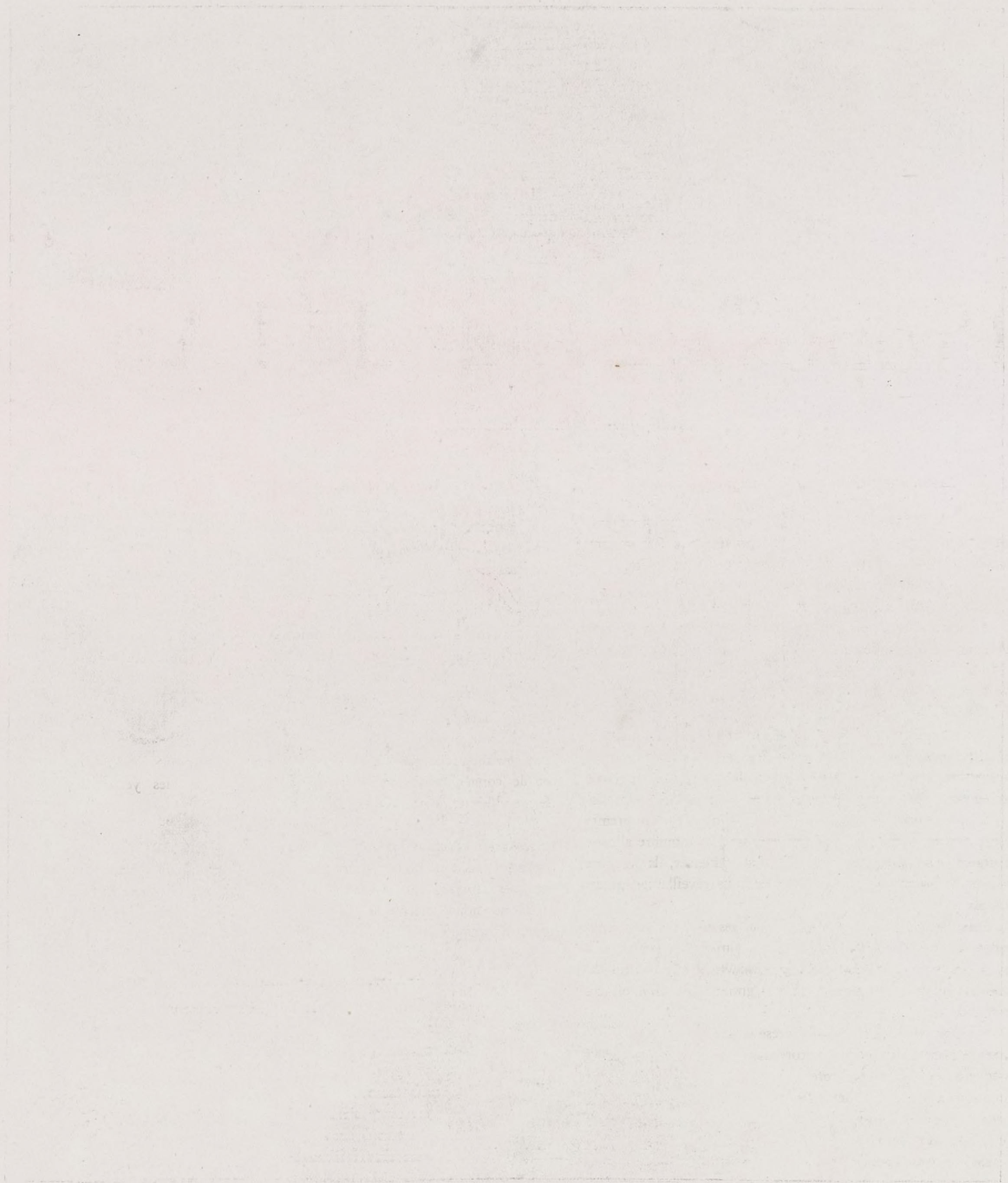
Appartient aux collections du Musée du Louvre.



ÉPISODE DU “ ROMAN COMIQUE ” DE SCARRON

Dessin par OUDRY.

Appartient aux collections du Musée du Louvre.





Propos de Jour de l'An

PAR MIGUEL ZAMACOIS

De l'illogisme d'une fête au jour de l'an.

Tous les trois cent soixante-cinq jours nous constatons avec une infinie tristesse que nous avons une année de plus et, pour commémorer cette tristesse infinie, nous donnons une fête.

Cette fête absurde s'appelle « le jour de l'an ».

On y célèbre gaîment le chagrin de vieillir.

Le jour de l'an, c'est la fête donnée en l'honneur de la petite ride nouvelle qui se dessine, du petit rhumatisme qui s'accroît et de la calvitie qui se précise.

Enfin le jour de l'an c'est le joyeux avènement de la sénilité, c'est le « ohé ! ohé ! » du décatissage.

Y a-t-il vraiment de quoi tant se réjouir ? De quoi s'esclaffer ? De quoi s'embrasser les uns les autres, de quoi exécuter des cavaliers seuls, faire sauter des bouchons de champagne et s'offrir mutuellement des petits paquets ficelés de rouge ou d'or fin ?

Il me semble, au contraire, que la journée du premier janvier devrait se franchir discrètement, sans la moindre allusion attristante aux quantièmes défunts ; se traverser, la mémoire chaussée de pantoufles de feutre, de peur de réveiller les regrets assoupis...

Rien de lugubre, en effet, comme ces visites obligatoires, rendues à date fixe à des gens que, la plupart du temps, on a vus la veille. Car ces exclamations, ces effusions, ces embrassements, ces attendrissements, que signifient-ils, sinon exactement ceci :

— Dieu soit loué ! Encore présents à l'appel ce premier janvier-ci ! Encore une année écoulée sans encombre !...
Cher monsieur — ou chère madame — embrassons-nous vite ! Qui sait si vous ou moi — vous surtout — serons là dans un an ! »

C'est tout bonnement sinistre ! Et cette petite réjouissance, qui consiste à aller se rappeler périodiquement les uns aux autres que tout n'est que poussière et que nous retournerons en poussière, donne la chair de poule !

C'est un petit divertissement pour Trappiste

qu'il serait beaucoup plus logique d'appeler *le bout de l'an* que *le jour de l'an* !

Quelle rage a-t-on, d'ailleurs, de rechercher toutes les occasions — naissances, anniversaires, noces de tous métaux — de ressasser les menues divisions de l'éternité ? Quand laissera-t-on un peu tranquilles les gens qui, ayant dépassé la moyenne officielle de la vie humaine, ne demandent à personne ni l'heure qu'il est, ni à quel millésime on en est ?

Hélas ! la fête du jour de l'an est indétrônable pour cette raison unique et suffisante qu'elle est un prétexte à échange de ces petits cadeaux qui entretiennent l'amitié et, au besoin, la font naître.

Il est évident que si l'on organisait un plébiscite, les innombrables receveurs d'étrennes, de pourboires, de gratifications et de congés, voteraient le maintien du *statu quo* les yeux fermés... et les mains ouvertes.

Donneurs d'étrennes, mes frères, dispensateurs de pourboires, de gratifications et de congés, soyons prudents et n'attirons pas sur nous l'attention ! Car les temps sont durs pour les citoyens qui donnent et qui dépensent. Craignons qu'on ne nous impose brutalement l'année de huit heures, avec un premier de l'an tous les deux jours !

Recherches historiques, et d'ailleurs inutiles, sur l'origine des petits cadeaux annuels.

Maintenant, comment diable a pu s'établir l'usage d'échanger des petits cadeaux au jour de l'an ?

Quel est l'imbécile, le désœuvré ou l'orgueilleux qui a commencé ?

Entr'ouvrons la barrière du fameux champ des suppositions, propriété privée, ainsi que chacun sait, du fameux Conservateur des hypothèses.

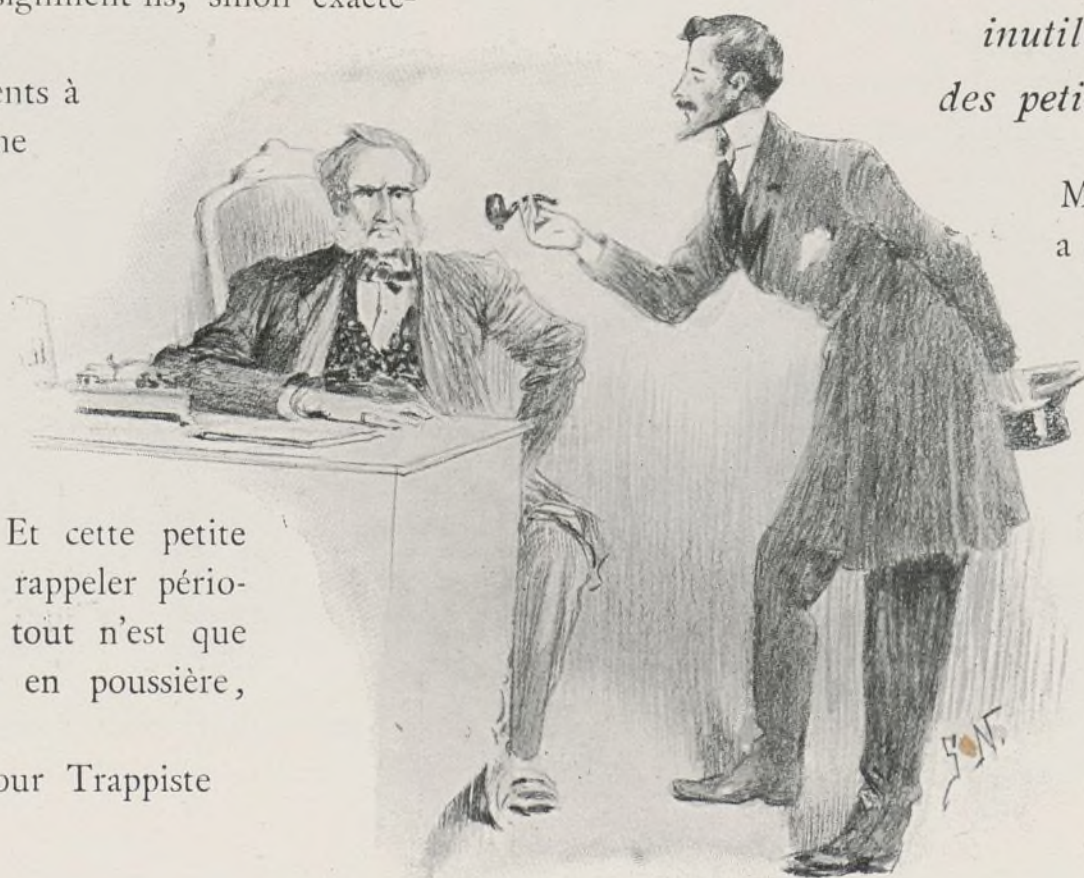


ILLUSTRATION
DE G. NICOLET



D'aucuns pensent que le premier donneur d'étrennes fut un débiteur gêné. Pour faire patienter le créancier à qui il devait la forte somme, il eut sans doute l'idée de lui apporter, vers le trente-et-un décembre, un bibelot qui ne lui coûtait pas grand'chose, avec un énorme stock de vœux chaleureux qui lui coûtaient encore moins.

D'autres inclinent à croire que le premier donneur d'étrennes fut un pique-assiette pris, sinon de remords, du moins de crainte de n'être pas réinvité s'il ne donnait pas à son hôtesse l'illusion de la reconnaissance généreuse.

Selon d'autres encore, le premier qui donna des étrennes fut une victime de sa distraction et témoigna d'une générosité absolument involontaire. Ce fut un visiteur écervelé qui, ayant par mégarde oublié un paquet dans l'antichambre d'une maison où il fréquentait assidûment, n'osa pas le reprendre à la dame qui l'avait ouvert... Force lui fut de laisser croire à une galante préméditation.

Il se pourrait très bien aussi que le premier donneur d'étrennes n'ait été qu'un roublard, un délicat qui, ne sachant comment se débarrasser d'un objet encombrant ou de mauvais goût, ne trouva rien de mieux que de l'offrir, avec des compliments autour, à des gens de ses relations qui n'y connaissent rien.

En y réfléchissant, il y a cependant quelque chance pour que la mode des étrennes ait été inventée plutôt par ceux qui les reçoivent que par ceux qui les donnent.

Peut-être a-t-il suffi qu'un employé, né malin, gratifié le premier janvier par son patron d'une simple poignée de main, ait regardé aussitôt, très ostensiblement, si quelque commémoration monétaire de cette solennité n'était pas restée dans sa paume... Le patron dut faire, pour la galerie, le geste auguste du semeur, sans se douter qu'il semait la graine d'un usage dispendieux qui lèverait tous les ans.

Certains auteurs affirment au contraire que la mode des étrennes est venue d'un quiproquo entre un oncle très âgé et un neveu très adroit.

Le neveu, tombant le premier janvier chez cet oncle, le dialogue suivant se serait engagé :

— Hé bien ! mon neveu ! J'entre aujourd'hui même dans la nouvelle année assez gaillardement ! Qu'est-ce que tu me donnes ?

Le neveu, qui était moins à court de réparties que d'argent, comprit que la minute était grave :

— Mon cher oncle, je vous donne... quarante ans !

— Je les prends ! répondit l'oncle au comble de la joie... et voici un reçu...

Et quarante louis passèrent incontinent du gilet de l'oncle dans celui du neveu.

* * *

Donc, il est d'usage d'envoyer, aux environs du premier janvier, un souvenir quelconque aux maîtresses de maison qui

vous ont reçu dans l'année. La coutume veut que l'on demeure leur obligé même si l'on a très mal diné chez elles, même si l'on s'y est ennuyé, même si l'on y a subi des voisinages désagréables. C'est bizarre, c'est illogique, mais c'est ainsi.

Les souvenirs que l'on peut offrir à l'occasion du jour de l'an se divisent en fleurs, bonbons et objets divers. Ces trois catégories de choses constituent une gamme dont il faut savoir jouer avec tact et avec adresse.

1° Les fleurs.

L'envoi de fleurs est de beaucoup le plus commode.

On n'a pas besoin d'avoir inventé une tulipe, une rose ou un orchidée, pour en acheter. Il suffit de savoir entrer chez une fleuriste, ce qui est à la portée de toutes les intelligences.

L'envoi de fleurs a l'avantage considérable de pouvoir être modeste et de pouvoir se proportionner, en quelque sorte, à l'importance des obligations contractées. Un dîner c'est une gerbe moyenne ; trois dîners, c'est une plus grosse gerbe ; si l'on est un habitué du mercredi ou du vendredi (peu importe le jour) la corbeille est tout indiquée.

On doit avoir une fleuriste attitrée et s'en faire une amie. Elle vous confectionne des bouquets étudiés, avantageux, faisant de l'effet, et l'on gagne ainsi facilement trente pour cent sur sa note annuelle.

Avant l'envoi, il faut toujours laisser croire à sa fleuriste que l'on verra sa gerbe de fleurs dans le salon où elle doit l'envoyer. Il faut stimuler son amour-propre en lui parlant des corbeilles d'horticulteurs fameux avec lesquelles la sienne voisnera.

Après l'envoi, il faut affirmer hardiment à la fleuriste que l'on a vu ses fleurs et qu'elles ne souffraient pas de la proximité de concurrences illustres.

Il y a toujours avantage à s'être enquis préalablement des espèces de fleurs que préfère la personne à qui on les envoie, et il n'est pas défendu, si celle-ci fait allusion au hasard du choix délicat, de laisser entendre que ce hasard fut le résultat d'une enquête discrètement galante.

2° Les bonbons

On joue des bonbons comme des fleurs.

L'envoi de bonbons varie entre le sac élémentaire qui





contient une livre, et la monstrueuse boîte de fruits confits enrubannée dont le déballage fait sensation.

Si le nom de la fleuriste n'a pas une grande importance, en revanche le nom du confiseur en a-t-elle une considérable.

Un monsieur qui envoie un sac sur lequel est simplement écrit : *Bonbons fins*, est déshonoré.

Toutes les fleurs étant, en somme, décoratives, on peut adresser au hasard n'importe quelle espèce de fleurs, mais envoyer des bonbons fondants à une femme qui n'aime que les chocolats, et vice versa, est infiniment grave !

Il ne faut pas s'exposer à ce que les bonbons dont on a fait présent prennent immédiatement le chemin de la cuisine ou de la loge de la concierge, parce que tout envoi auquel la maîtresse de maison n'a pas goûté ne compte pas.

Le parfait donneur de bonbons doit savoir ceux que préfère la femme à laquelle il en envoie, et savoir aussi quelle est, dans la spécialité, la marque de son choix. Il doit savoir, par exemple, que M^{me} X... aime exclusivement les chocolats pralinés de chez Chose, les chocolats à la crème de chez Machin, le chocolat russe ou le chocolat suisse. Il doit savoir que M^{me} Z... déteste toutes les sucreries sauf les marrons glacés, mais à la condition formelle cependant que ceux-ci sortent de chez Machin, un confiseur encore peu connu déniché par on ne sait qui, et chez lequel pendant deux ans il sera *sélect* de commander ses thés et ses desserts.

3^o Les objets divers

Parmi les objets divers, il y a les petits bibelots à usages variés : livres d'adresses, agendas, ongliers, etc., etc. et les objets qui masquent leur parfaite inutilité sous le nom d'objets « d'art ».

Le choix de l'objet utile est facile, mais son offre suppose une certaine intimité. C'est faire injure à une femme que de supposer qu'elle puisse avoir quelque chose à désirer.

Le choix de l'objet d'art est particulièrement délicat parce qu'il faut procéder à ce choix avec le goût... d'une autre. Il faut donc s'être renseigné sans en avoir l'air sur le goût de la maîtresse de maison.

L'étude du mobilier et l'examen des bibelots mis en évidence avec amour, permettent du reste de se faire une opinion exacte de la mentalité artistique des gens chez lesquels on va.

Un simple coup d'œil dans leurs vitrines permet de juger sûrement l'esthétique de ses hôtes. Il y a des petits chalets suisses à musique et des presse-papiers en coquillages qui sont des témoins à charge irrécusables.

Il ne faut pas donner du japonais à une femme qui ne

jure que par le dix-huitième siècle, ni du turc à une femme qui raffole du premier empire.

Le plus simple c'est encore de choisir un objet qui n'engage à rien.

La verrerie par exemple, offre, sous le rapport de la neutralité artistique, des garanties étonnantes.

Il ne faut pas craindre de faire faire au vase de cristal le plus modeste un emballage très compliqué. Les papiers de soie, les copeaux, les boîtes et les ficelles, impressionnent toujours un peu les plus moqueurs et les plus sceptiques.

Recommandations générales pour les personnes qui donnent.

Quand on fait un cadeau peu important, il est préférable de l'envoyer de bonne heure. Le cadeau arrive ainsi quand la maîtresse de maison n'est encore ni fatiguée, ni blasée, et l'on a plus de chances pour que la demi-douzaine de roses ou le simple baccarat fassent leur petit effet.

Si l'on offre un très riche présent, mieux vaut l'adresser plus tard. Il éclipse tapageusement tous les autres et arrive au moment où il y a beaucoup de monde en visite.

Si l'on vient faire soi-même une visite, il faut arriver après son envoi mais ne pas laisser voir surtout qu'on le cherche des yeux. Il faut le découvrir discrètement dans le tas parce que la place qu'il occupe indique quel cas on en a fait, et constitue une indication utile pour la prochaine fois.

Recommandations générales pour les personnes qui reçoivent.

La femme qui reçoit au jour de l'an des cadeaux de toutes valeurs, ne doit blesser — ni décourager — personne.

Elle doit savoir placer ces cadeaux dans son salon de façon qu'aucun d'eux ne paraisse sacrifié, ni relegué au second plan, à cause de son peu d'importance. Elle évite ainsi de faire de la peine aux gens qu'elle affectionne et se gare des petites rancunes venimeuses des autres.

Il ne faut jamais faire admirer à un monsieur qui est arrivé avec un modeste louis de fleurs, la splendide potiche envoyée par un autre



— mais on est sûr de faire plaisir au donneur de la potiche en lui faisant flairer le modeste bouquet d'un louis.

Il ne faut jamais dire à l'envoyeur de chocolats que l'on n'aime que les marrons glacés, parce qu'il vous en voudrait. C'est incompréhensible, mais c'est comme cela.

Le rôle de la receveuse de cadeaux est relativement facile pendant le mois qui suit le premier janvier. Elle n'a qu'à paraître enchantée de tout ce qu'elle a reçu, à laisser les fleurs se faner dans les porte-bouquets, les bonbons se manger dans les bonbonnières, et à supporter que les objets les plus hétéroclites s'étalent aux places les plus en vue.

La difficulté commence le jour où il faut se décider



à procéder à la fatale et nécessaire élimination. C'est une opération tout à fait délicate car il faut compter avec la susceptibilité bien connue des donneurs d'horreurs. Cependant, avec du doigté, de la diplomatie, et un tantinet de coquetterie, on arrive à contenter tout le monde et son beau-père. On arrive même à faire croire aux plus ombrageux que si leur cadeau n'est pas là c'est... parce que l'on y tient plus qu'à tous les autres :

on l'a mis dans un vague autre part pour l'avoir toujours sous les yeux.

Mais n'avouez jamais surtout, n'avouez jamais que la petite horreur est en exil dans une chambre d'amis à la campagne, en pénitence dans une chambre de bonne, ou qu'elle vous a servi à paraître très généreuse dans une vente de charité !

MIGUEL ZAMACOIS.



citoyen jouit de la liberté et de la plénitude des aspirations démocratiques, plus que jamais nous devrions avoir des orateurs. Trouvera-t-on encore un temps qui offre, comme le nôtre, prise à l'éloquence ?

Les hauts problèmes s'agitent : la patrie est inquiète des transformations qui s'accomplissent dans toutes les branches de l'esprit humain ; c'est un monde nouveau qui, aidé du progrès incessant, s'affranchit de ses langes et veut marcher de lui-même ; il y a lutte continue pour la chose publique entre le gouvernement et les citoyens, qui tous sont membres actifs du gouvernement. Voici que le goût plus généralement répandu, de la poésie et des arts, le fréquent commerce de la science et de la philosophie, en familiarisant les individus avec l'objet multiple de ses recherches, remue parmi les masses une foule d'idées que n'aborde pas le vulgaire des autres nations. Et malgré cela, l'éloquence devient terne.

Antiphon est bien mort ; Thémène a bu la cigüe avant Socrate, sans laisser de descendance ; personne n'a hérité de la grâce persuasive d'Alcibiade, et c'est à peine si certain Cléon, démagogue écouté d'ailleurs, ne reste pas dans la nuit noire, pour avoir substitué les clameurs à l'éloquence, et les bouffonneries à la dignité oratoire.

Et pas un Lysias dont on puisse rechercher les conseils, pas un Callistrate à qui nos législateurs puissent demander un exemple !

* *

Cette pénurie vient sans doute de ce fait, que le mandat de député, au lieu d'être la forme la plus noble du devoir civique, est devenu une fonction, une place, et même une place qui ne s'obtient pas au concours. En fait d'aptitudes spéciales, ce qu'on demande, c'est un comitè. En fait de convictions, des promesses que l'élu s'empressera de ne pas tenir ; en fait de principes, le respect, jusqu'à l'iniquité, de l'intérêt personnel, et le désintéressement, poussé jusqu'à la désinvolture, de l'intérêt général.

Aussi combien de ces braves appointés du corps législatif sont obligés de rester muets devant l'innombrable complexité des points sur l'opportunité desquels ils sont appelés à se prononcer ! Mais bah ! on se fait vite à entendre parler des choses qu'on ne comprend pas. J'ai connu un maniaque qui a lu pendant des années les drames de Shakespeare dans le texte, et ne savait pas un mot d'anglais.

D'ailleurs il n'y a pas dans toute notre compagnie d'honorables un seul de ces mandataires du pays qui ne se prenne au sérieux, et ne se trouve même, en passant devant les glaces, un véritable profil de tribun.

L'un de ceux-ci, homme fort aimable d'ailleurs, que par une bizarrerie électorale ses fermiers ont arraché à ses entreprises d'agriculture et envoyé à la Chambre, sans doute pour qu'il fût moins assidu dans sa surveillance, l'un de ceux-ci pousse très loin l'amour d'un devoir professionnel nouveau pour lui. Il a fait nombre de discours qu'il n'a jamais prononcés ; sa voix n'a retenti que dans une commission où il a dit quatre mots. Il n'a aucune idée arrêtée sur les lois qu'il vote, et il ne justifie ses votes que par une volonté qui n'est pas la sienne : il dit : « Mon groupe veut cela ; mon groupe ne veut pas cela ; mon groupe applaudit ; mon groupe n'est pas content. » Il est vrai qu'il change de groupe comme une jolie femme change de caprice ; et même un peu plus, sans que sa volonté y soit pour quelque chose.

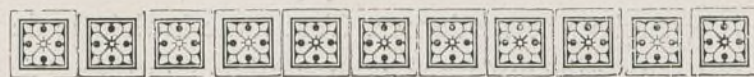
Cependant, lorsqu'il rentre dans son cabinet, tout meublé de choses graves, après une de ces séances où sa mémoire s'est donné *in petto* le spectacle d'un discours de lui appris par cœur et récité tout bas, l'excellent garçon arrête complaisamment son regard sur une ancienne estampe de Lecomte, d'après un buste de Cicéron. Il semble avoir avec l'immortel latin de muets échanges de confidences, et je ne suis

pas sûr qu'il ne trouve pas l'homme du *de Oratore* bien vieillot, très passé de mode.

Combien sont-ils dans le même cas ?

Il y a un remède : essayer de parler français.

RENÉ MAUGLAS.



Les Théâtres

ODÉON : *LA PRÉFÉRÉE*, comédie en 3 actes, de M. LUCIEN DESCAGES.

La réouverture de l'Odéon n'a pas été aussi brillante qu'on l'espérait. La faute assurément n'en est pas à M. Antoine dont l'activité est extraordinaire. Mais s'il a pu nous convier à venir admirer une salle fraîchement décorée, claire, cordiale, éblouissante, il n'a pu faire que la *Préférée* prête avant le *Jules César* promis, fût une œuvre de premier ordre.

Cette pièce, Mesdames, Messieurs, que le second Théâtre-français, pour l'inauguration de la direction Antoine, eut l'honneur de représenter devant nous, est de M. Lucien Descages. C'est là sans doute son plus grand défaut ; elle a déçu. L'on attendait quelque chose de plus neuf, de plus incisif, de plus rudement vigoureux que cette comédie un peu lourde et facile, d'ailleurs substantielle et touchante. J'en rappelle en deux mots l'action.

Un digne fonctionnaire M. Charlier, vit heureux entre sa femme et ses deux filles. L'une, la plus jeune, est la *Préférée*. Or M. Charlier apprend un beau jour que celle-ci n'est pas sa fille, mais l'enfant d'un officier de marine mort maintenant, rencontré jadis par sa femme au cours d'une villégiature. Voilà en un instant tout le bonheur du brave homme détruit. L'affection de sa femme ? Mensonge. La ressemblance de sa fille ? Mensonge. Il souffre d'abord cruellement. Il souffre d'avoir été trompé et il souffre parce qu'il croit devoir ne plus aimer ce qu'il avait de plus cher au monde, comme si l'on était jamais dupe quand on aime véritablement, comme s'il devait y avoir une économie rationnelle du cœur. Il veut divorcer, quitter sa femme, quitter l'enfant de l'autre, la préférée, s'en aller avec sa vraie fille, l'aînée qu'il n'aimait guère, qu'il déteste depuis qu'il pense être dans son tort et qu'il se trouve ridicule et absurde de ne pas pouvoir, malgré ce qu'il sait, étouffer l'ancienne, l'inconcevable préférence. Plus il se voit incapable d'obéir aux seules raisons de la raison, plus il s'irrite et fait payer à son rejeton authentique le malaise et la honte qu'il éprouve. Puis, peu à peu, il prend mieux conscience de lui-même, il a le courage de se créer sa vérité, d'agir selon son cœur plutôt que de se soumettre aveuglément aux lois grossières du sens commun. Il pardonne et vivra désormais entre sa femme et ses deux filles dans la paix plus solide d'un bonheur hardiment et généreusement reconquis.

De ce thème large et profond, M. Descages n'a pas tiré très bon parti. Pour deux ou trois scènes tout à fait justes, nécessaires, simples, fortes, où l'on retrouve le talent et l'homme qu'on cherchait, que d'histoires embarrassées, d'allées et venues maladroitement, de conversations et de mouvements inutiles ! Que de fausse éloquence, de fausse poésie, de périodes boursoufflées et de métaphores désastreuses ! Là où il est naturel, M. Descages est excellent. Pourquoi donc fut-il cette fois presque constamment emprunté ?

Mme Devoyod a tenu avec beaucoup d'intelligence le pauvre personnage de Mme Charlier. Mlle Lély, — l'enfant chérie, — est une des plus exquises parmi les jeunes ingénues. M. Duquesne, — Charlier, — tendre, violent, indécis, fut fort intéressant. M. Dorival fut correct dans un rôle exécrable, et MM. Duard et Bernard, Mmes Delphine Renot et Maupin, convenables dans des rôles insignifiants.

CHARLES DUMAS

Les Livres

MONSIEUR ET MADAME MOLOCH,
PAR MARCEL PRÉVOST *****
LE SOCIALISME, PAR M. MERMEIX.
***** PUBLICATIONS D'ÉTRENNES *****
LIVRES DIVERS *****

Les lecteurs français se sont rendu compte depuis quelque temps qu'il y avait intérêt pour eux à connaître l'Allemagne et les Allemands autrement que par des récits ironiques de commis voyageurs ou par les descriptions mirifiques de guides fallacieusement illustrés. Ils ont lu avidement les études qui furent ces temps-ci consacrées à nos voisins, telle l'exquise *Vieille Allemagne* de Ferdinand Bac, telles aussi les vivantes et passionnantes chroniques que publie au *Figaro* M. Jules Huret, — et ils ont accueilli avec un intérêt très vif le dernier roman de M. Marcel Prévost : *M. et Mme Moloch*.

Car ce roman, exquise et chaste histoire d'amour, contée par le maître écrivain avec son charme accoutumé, n'est ici qu'un prétexte, une mise en scène — infiniment habile et séduisante — pour la présentation de l'Allemagne moderne, de son tempérament ou plutôt de ses deux tempéraments si différents, si contradictoires. Et les personnages qui prennent part à l'action émouvante du roman, le prince Otto, autoritaire et hautain, sa rêveuse épouse Else et son fils Max, tendre et brutal, tour à tour poétique rêveur et reître brutal, le major Marbach, soudard violent et « caporaliste », le savant Zimmermann, aux idées humanitaires et généreuses, et sa tendre épouse (M. et Mme Moloch), ont pour mission de nous faire connaître les types — différents, ô combien ! — de l'Allemand, d'hier et d'aujourd'hui, en face de Louis Dubert et de sa gentille sœur Gritte chargés de personnifier notre race latine.

Et cette peinture de mœurs, présentée sous la forme alerte et vivante d'un roman, est vraiment délicieuse et captivante au plus haut point, profondément instructive aussi, et émouvante et inquiétante.

Les deux héros français — et l'auteur — ont du patriotisme, non pas de ce patriotisme, dont parle Renan, qui est « aux nations ce que la vanité est aux individus, c'est-à-dire le parfait contentement de soi-même, excluant le désir d'emprunter au dehors et de se compléter par autrui », bien au contraire ils veulent apprendre, savent faire les distinctions nécessaires, et aiment admirer « l'Allemagne véritable, l'Allemagne éternelle, l'Allemagne de Kant et de Schopenhauer, — l'Allemagne de Charlotte et de Werther, l'Allemagne de l'Intermezzo, l'Allemagne de l'immortel magicien des sons, qui, dans le plus émouvants des arts, sut résumer tous les autres ».

« C'est l'Allemagne du rêve, de la poésie, de l'analyse, la vraie sainte Allemagne, — l'autre Allemagne des reîtres est une fausse et passagère Allemagne. Puisse cette Allemagne des reîtres ! et tous les peuples du monde, saluant cette patrie privilégiée de la pensée et de l'harmonie, s'écrieront comme Moloch : « Chère Allemagne ! »

Nous n'en sommes pas là, et l'Allemagne des reîtres semble bien avoir pour longtemps le pas sur celle des poètes. Remercions M. Marcel Prévost d'avoir su nous les montrer toutes deux, en des pages remarquables qui sont, je crois bien, les plus fortes et les plus belles qu'il nous ait encore données.

* *

Aucun mot n'excite aussi violemment les passions que celui de socialisme ; il suffit de le prononcer — et Dieu sait si on le prononce et si on l'imprime souvent en notre temps ! — pour transformer en énergumènes des hommes qui sont dans la vie courante les plus doux et les plus pacifiques du monde.

Pour son partisan, le socialisme est la panacée universelle, grâce à qui le bonheur et la paix seront

définitivement établis dans la société, ce pendant que l'antisocialiste accable le mot et la chose de tous ses mépris, de toutes ses haines, de toutes ses fureurs.

Mis face à face, ces deux adversaires s'invectivent, mais, chose admirable, si leur colère une fois tombée vous leur demandez à l'un et à l'autre ce que c'est que le socialisme — ils seront bien empêchés de vous répondre, car ils n'en savent rien.

Et, leur ignorance se conçoit ! Les définitions du socialisme sont si vagues, si imprécises : pour Bastiat, « le socialisme c'est le despotisme incarné » ; pour Victor Considérant, « le socialisme n'est pas une doctrine déterminée » ; pour Proudhon « le socialisme affirme l'anomalie de la constitution présente de la société et partant de tous les établissements antérieurs » ; pour E. de Girardin enfin — définition courte et bonne — : « le socialisme, c'est la civilisation » ; vous voilà bien avancés, n'est-ce pas ? Il est vrai que nous avons aussi pour nous éclairer les discours fulgineux d'un rhéteur méridional et enthousiaste qui vante avec infiniment d'éloquence et d'abondance les bienfaits du régime socialiste, sans jamais nous dire ce que sera ce régime ; nous avons, d'autre part, les ripostes caustiques d'un grand orateur radical, les diatribes enflammées de quelques « réacteurs », pour parler le jargon de la sociale — mais tout cela ne nous instruit pas, bien au contraire... Aussi, est-ce pour les ignorants que nous sommes tous, ou presque tous, une véritable bonne fortune que l'apparition d'un livre tel que *le Socialisme* de M. Mermeix.

Dans ce volume de 350 pages, l'écrivain a trouvé moyen d'exposer vraiment la doctrine en s'adressant aux docteurs et aux apôtres du socialisme, et cette question si complexe il a su nous l'exposer avec une clarté si lumineuse, il a si habilement dépouillé la doctrine de cet amas de phrases et de mots dont elle est obscurcie par ses champions comme par ses adversaires, qu'elle apparaît vraiment très simple, très lumineuse, très compréhensible enfin, et nous fait connaître le sphinx.

Le livre de M. Mermeix est divisé en trois parties : d'abord l'exposé purement objectif de la doctrine socialiste ; puis un historique très complet de l'entrée et du développement du socialisme en France, depuis Jules Guesde jusqu'à l'accession de M. Jaurès et des bourgeois ralliés ; enfin, ce sont les objections que les économistes et les publicistes conservateurs opposent aux socialistes ; et, « formées d'après le programme et les commentaires des écrivains révolutionnaires, quelques conjectures sur l'organisation du futur régime socialiste ».

C'est en somme, comme le dit le sous-titre du livre, « l'exposé du pour et du contre ». M. Mermeix a fait dans cet exposé un visible effort d'impartialité ; il « n'a pas voulu faire un écrit de polémique, mais le compte rendu impartial d'un grand débat » ; je n'irai pas jusqu'à dire qu'on ne devine pas l'opinion de M. Mermeix, elle apparaît à des nuances très perceptibles ; il y a de l'apreté dans l'exposé du pour, il y a de la complaisance dans l'exposé du contre ; il y a aussi quelque ironie dans le tableau enchanteur de la cité future que nous prépare le socialisme, avec ses travailleurs économisant les « bons de travail » et les « heures sociales », et ses ménagères allant à l'entrepôt d'épicerie chercher « deux minutes de sel ». Mais si M. Mermeix garde ses idées, du moins il a le grand mérite d'avoir étudié et compris celles de ses adversaires et de les avoir exposées dans un livre vraiment passionnant et qui est un modèle de précision et de clarté.

*
**

La librairie Gauthier-Villars termine l'année en publiant deux ouvrages intéressants : c'est d'abord une étude de M. Lucas de Pesloüan sur *N.-H. Abel, sa vie et son œuvre*, le mathématicien célèbre dans le premier quart du XIX^e siècle ; c'est ensuite un très

important ouvrage de M. Maurice Gandillot, *Essai sur la gamme*. Ce livre pourra sembler un peu austère pour les lecteurs profanes ; mais ils auraient tort de s'en tenir à cette impression : rien de plus attachant que cette étude où la science est présentée d'une façon claire, avec de nombreux exemples empruntés aux maîtres anciens et modernes. C'est toute la théorie de la musique raisonnée par un technicien qui la fait comprendre et aimer.

Il y traite successivement de la consonnance, des genèses des échelles et des gammes, du contrepoint, des dissonnances, de l'enharmonie, etc., etc. Ce livre est indispensable à tous ceux qui veulent toucher à la composition.

*
**

La personnalité du dessinateur Ch. Huard, depuis longtemps connue, vient de se révéler au public sous une forme nouvelle. *New-York comme je l'ai vu*, voilà



Gravure extraite de
« *New-York comme je l'ai vu* »
par CH. HUARD

le titre du livre dont il est l'auteur et l'illustrateur. Nous sommes loin certes de ces types de province que l'artiste avait coutume de nous présenter. Nous trouvons ici en des chapitres courts abondamment illustrés de croquis à la plume et parfois de compositions de pleine page, tout ce que la vie américaine offre pour nous d'inconnu. La sensibilité extrême de l'artiste et l'acuité de son observation nous communique la fièvre de ce peuple, dont l'unique préoccupation semble devoir être la conquête de l'or. Au hasard de ses promenades, Ch. Huard nous dit

la prodigieuse activité du monde des affaires, plus loin la description piquante d'un « coin » de New-York : la *Chinatown* ; voici maintenant l'amusante galerie des enseignes de petites boutiques ; l'extraordinaire scène de bouffonnerie d'un bal de nègres, et d'autres, beaucoup d'autres chapitres de ce livre qu'il faudrait citer. A l'agrément de la lecture, se joint et s'impose la maîtrise d'un dessin ferme, séduisant et surtout très vivant. Et c'est plaisir de constater qu'un artiste que l'on aurait cru, un moment, prisonnier d'une formule, vient d'en sortir d'aussi brillante façon. Nous ne saurions en toute justice, terminer, sans dire l'heureuse présentation matérielle de ce livre que les amateurs sauront apprécier.

*
**

La librairie Plon et Nourrit arrive à l'époque des livres d'étrennes avec quelques ouvrages qui maintiendront la vieille réputation de la maison. C'est d'abord : *Mes Chasses dans les cinq parties du monde*, par M. Paul Niedieck. Pendant sept ans, l'auteur, qui parcourait le monde, avec sa carabine, nota chaque jour ses exploits cynégétiques et les remarques très justes qui s'offraient à son œil d'observateur ; c'est ce journal qu'il publie, et le lecteur ne le suit pas avec moins d'intérêt quand il parle d'un faisan du Japon, que quand il s'agit d'un tigre des Indes, ou d'un ours des montagnes rocheuses. Le livre est illustré d'après les photographies de l'auteur.

C'est, ensuite, *Versailles et Paris en 1871*, d'après les dessins originaux de Gustave Doré. Il y a là des documents graphiques tout à fait curieux, dont la publication s'imposait. M. Hanotaux a écrit pour ce recueil une éloquente préface.

C'est encore : *A travers la banquise du Spitzberg au cap Philippe* (mai-septembre 1905, par le duc d'Orléans).

Depuis la découverte du Groenland par Eric Randa au neuvième siècle, peu de navigateurs s'étaient hasardés sur la côte orientale de ce pays, qui est particulièrement hostile à l'étranger. Cette partie de l'ancienne « terre verte » ne fut réellement décrite d'une façon exacte que par Scoresby junior en 1820. Le premier hivernage sur cette côte inhospitalière fut celui du capitaine danois Graah, qui eut lieu à Nukarbik par 63° 1/2 22 latitude. Le lieutenant de Blossville y porta le drapeau français sur la *Lilloise*, qui périt corps et biens en 1833. La dernière expédition avait été celle de l'*Antaric*, en 1899, qui compléta heureusement les belles recherches de la *Germania*. Il était réservé au duc d'Orléans de dépasser ses hardis devanciers, à bord de la *Belgica* que commandait M. de Gerlache ; il réussit à ajouter deux degrés à la partie connue des côtes orientales du Groenland. De ce long et périlleux voyage il s'est constitué l'historiographe, et de ses impressions journalières est résulté un livre où s'affirment la joie saine de la tâche vaillamment accomplie, la conscience d'avoir bien servi à la fois la science et la patrie absente. Tout en chassant sur la banquise, tout en luttant contre les éléments au milieu de surprises et d'aventures sans cesse renouvelées, l'illustre explorateur, aidé de ses distingués collaborateurs, n'a pas manqué de recueillir une abondante moisson de documents, d'échantillons, d'observations qui ont fourni à la connaissance de ces régions difficiles une contribution considérable.

Enfin pour les bibliophiles, et ceux qui aiment encore le latin, voici une délicieuse et luxueuse édition des *Eglogues de Virgile*, texte établi par M. Goelzer, le savant professeur, et illustré par M. Adolphe Girardon, dont les compositions, en couleurs, ont été gravées sur bois par Florian.

M. Emile Gebhart a écrit pour cette édition une préface qui est une page délicate de lettré, et il y exalte comme il convient l'art de Girardon, qui, en des paysages idylliques, d'où les figures sont volontairement écartées, a vraiment évoqué l'âme de Virgile. Ce livre n'est tiré qu'à un nombre restreint d'exemplaires, et il marque parmi les plus beaux que les bibliophiles aient eu à placer sur leurs rayons cette année.

INTÉRIM

MEMENTO BIBLIOGRAPHIQUE

- Chez Rey : *New-York comme je l'ai vu*, par HUARD.
 Chez Oudin : *La Banque violette*, roman de mœurs financières contemporaines, par MAYAC.
 Chez Plon : *Mes origines ; Mémoires et Récits*, par FRÉDÉRIC MISTRAL. — *Paysages romanesques*, par HENRY BORDEAUX.
 Chez Bosc : *Le tréteau*, roman de mœurs théâtrales et littéraires, par JEAN LORRAIN.
 Chez Bauche : *Sa femme*, mœurs contemporaines, par PIERRE SALES.
 Chez Giard et Brière : *Les transformations de la puissance publique : les syndicats de fonctionnaires*, par MAXIME LEROY. — *La crise française*, par AMÉDÉE LAJUSAN.
 Chez Ollendorff : *Jadis*, deuxième série, par FRÉDÉRIC MASSON. — *Le Socialisme : définitions, explications, objections*, par M. MERMEIX. — *L'Hôtel de Sainte-Agnès et les célibataires*, par LUCIEN ROLMER.
 Chez Stock : *Les foules de Lourdes*, par J.-K. HUYSMANS. — *La troupe actuelle : le répertoire de la Comédie-Française*, par EMILE MAS. — *Christine Rodis*, roman, par CAMILLE MARBO. — *Petits et gros bourgeois*, par J. ESQUIROL.
 Chez Perrin : *La Société française pendant le Consulat*, cinquième série : *Les Beaux-Arts, la Gastronomie*, par GILBERT STENGER.

ÉLÉGANCE FÉMININE

On nous offre comme délicate nouveauté un affreux petit vêtement dont l'aspect me fait songer au « cousin Pons » de Balzac, et dans les jolies femmes qui passent, tout en jambes, le buste raccourci et élargi par ce fameux modèle, je vois le vieux collectionneur avec son « spencer » noisette bridant sur son habit verdâtre.

C'est tout à fait cela. Ce vêtement étriqué, sans forme, s'arrêtant à la ceinture et racheant son peu de longueur par un col et des revers démesurés, n'est autre chose que le pardessus du « cousin Pons » comme aussi celui des belles-madames que nous trouvons si parfaitement grotesques dans les gravures du premier Empire.

Est-ce donc la peine de nous prétendre les arbitres de l'élégance, comme le divin Pétrone, pour en arriver à endosser et sans même risquer une timide observation, tout ce qu'il plaît aux régisseurs de la mode de nous imposer ?

Pourtant, cette saison, ils ont des idées funambulesques. Nos chapeaux d'abord, cet assemblage de formes baroques et d'ornements fantastiques, ce fouillis de plumes formant des oiseaux de cauchemar, volatiles extravagants ayant des têtes de pie, des ailes de chouette et des queues de casoar ; puis, le « Spencer » et enfin la dernière trouvaille, les jaquettes en astrakan de laine et les redingotes en poulain russe de même famille, pour remplacer les fourrures devenues inabordable aux gens sans aveu qui ne sont pas rois de quelque chose : savon, cirage ou guano, peu importe.

Nous voilà bien affublées, vraiment nous pouvons faire les gentilles, promener sur le pavé de Paris nos silhouettes déhanchées, mal d'aplomb, couronnées d'une tête trop grosse par la coiffure et le chapeau, mais où il faut chercher le visage, pauvre petit rien du tout perdu entre les panaches du bolivar et les hérissés du boa.

Enfin, si la parade au dehors est peu favorable aux mondaines, il leur reste la chance de se rattraper dans les grandes représentations à l'intérieur : diners, théâtres et bals, en admettant, toutefois, que le décolleté leur soit permis par la pureté de leurs lignes et par le grain de leur peau.

Ce dernier point est souvent l'écueil des décolletages, car on ne s'imagine pas combien il y a d'épidermes secs et jaunes chez des femmes parfaitement jolies d'ailleurs et qui n'ont que cette tare à leur beauté. Celles-là ne gagnent rien à la toilette du soir, bien au contraire ce vilain ton de la chair les vieillit et ce leur est un supplice d'exhiber un « nu » si défectueux sous la flamme des lustres. Voilà pourquoi il y a tant de tulle sur des épaules et des bras qui ne demanderaient qu'à se montrer et pourraient facilement le faire avec l'aide du véritable lait de Ninon. Cette préparation, sans être un fard, Dieu merci ! nacre et satine l'épiderme et lui donne un éclat de jeunesse des plus naturels. Elle existe en trois teintes : rose, blanche, et Rachel, à la parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre. Elle vaut 5 fr. et 5 fr. 85 franco.

Oui, luxueuses toilettes et frais décolletés sont un bien charmant spectacle autour d'une table qui réunit toutes les recherches du service et offre, au milieu des fleurs, l'éclat des cristaux et la note plus douce des



Service à café 15 pièces, 55 fr. et quatre vases, véritable pièce d'amateur qui formera un cadeau d'étranges sans pareil. Puis des cache-pots, jardinières, vases, bonbonnières, et coupes à bonbons en porcelaine avec décor Vieux-Sèvres : des fleurs de tons ravissants peintes à la main ; dans le même genre des services à thé et à café dont nous donnons un

spécimen : des cartels bleu-turquoise, rose ou bleu-vert qui ne peuvent sonner que des heures agréables ; enfin, mille bibelots dont le moindre doit satisfaire au goût le plus raffiné. Dans la catégorie des cadeaux utiles, il y a les services de table, dessert et cristal, d'une infinie variété comme style et comme prix, que nos lectrices pourront apprécier en demandant au Grand Dépôt le catalogue spécial de ces services, ainsi que les feuilles d'albums coloriées, envoyées franco, contenant toutes les nouveautés créées pour les étrennes de 1907.

Je me fais aussi un plaisir de signaler l'apparition d'un nouveau parfum, bien nommé « Simples Fleurs » qui, loin d'évoquer la chimie comme tant d'autres, sent les champs, les bois, les vraies fleurs dont l'arôme exquis, frais et vif, est un charme pour l'odorat. Cette senteur, pénétrante sans violence, plaît beaucoup et on la reconnaît partout où se trouvent les vraies mondaines, clientes habituelles de la Maison Roux, 60, boulevard Haussmann, bien connue déjà pour sa broserie fine, sa maroquinerie de luxe et son choix immense d'objets en ivoire et en écaillé, sans oublier les bijoux les plus divers, notamment le Bridge.

Au moment de croquer les bonbons du Jour de l'An rien ne serait plus maladroit que de souffrir du mal de dents, si ironiquement appelé mal d'amour. Tout le monde redoute cette souffrance et nombre de gens la subissent par leur faute parce qu'ils négligent des soins indispensables ou ignorent quels dentifrices pourraient leur donner satisfaction, c'est-à-dire blanchir les dents, fortifier les gencives et parfumer l'haleine. A ceux-là j'indique vite les produits des Bénédictins du Mont-Majella : Elixir, Pâte et Poudre dont l'emploi assure la force et la beauté des dents et qui se trouvent authentiques chez M. Senet, administrateur, 35, rue du 4-Septembre.

La querelle continue entre brunes et blondes et nul ne sait quand elle prendra fin, car les unes et les autres ont de fidèles partisans pour proclamer leur supériorité et dénier celle de leurs rivales. Qui a tort ou raison ? Je ne sais trop, pourtant je pencherais en faveur des blondes surtout si elles doivent les nuances chatoyantes de leur chevelure aux teintures à base de Henné, de H. Chabrier, 48, passage Jouffroy qui procurent des tons vraiment séduisants et si naturels qu'il est impossible de deviner l'artifice. Ces teintures donnent également des teintes foncées, jusqu'au noir intense et toutes sont aussi inoffensives que faciles à appliquer. Une simple explication de M. Chabrier suffit pour que l'on accomplisse au mieux cette délicate opération par laquelle on recouvre l'aspect de sa jeunesse.

CHRYSAETHÈME.

AU SABLIER 14, Rue DROUOT, Téléphone 231-21
G^de Spécialité pour DEUIL

LA COLLECTION HETZEL

Au moment des Étrennes, la Collection Hetzel, avec les nouveautés de 1907 se recommande une fois de plus aux choix des familles.

Le *Volcan d'Or*, de Jules Verne, conduit le lecteur dans un monde nouveau, presque né d'hier, dans ce Klondyke inhospitalier et solitaire qu'il décrit de main de maître : la partie imaginaire du livre est aussi originale, ingénieuse et dramatique que possible et de page en page, le lecteur marche de surprise en surprise. L'illustration de G. Roux, très artistique, est complétée par d'intéressants documents.

Sous le titre : *Trois âmes vaillantes*, J. Lermont, dans un récit très attachant, donne à la jeunesse d'excellentes leçons d'énergie ; Dessins de Benet.

L'*Invincible Kenyon*, par P. Luguet, d'après W. Wallace Cook, ne laisse aucun répit au lecteur épris d'émotions, car toujours sur la brèche, il le conduit trop vite au dénouement souhaité. G. Roux a très bien illustré cet intéressant livre.

Ma première Traversée, par M. Labruyère, (avec dessins de L. Jouenne) est un amusant souvenir de jeunesse d'un vieux loup de mer, il sera goûté des fillettes aussi bien que des jeunes garçons.

L'album des *Petits Robinsons de Fontainebleau*, de F. Méaulle, où se trouvent reproduits les plus beaux sites de la célèbre forêt, amusera et instruira les touts petits et même les grandes personnes.

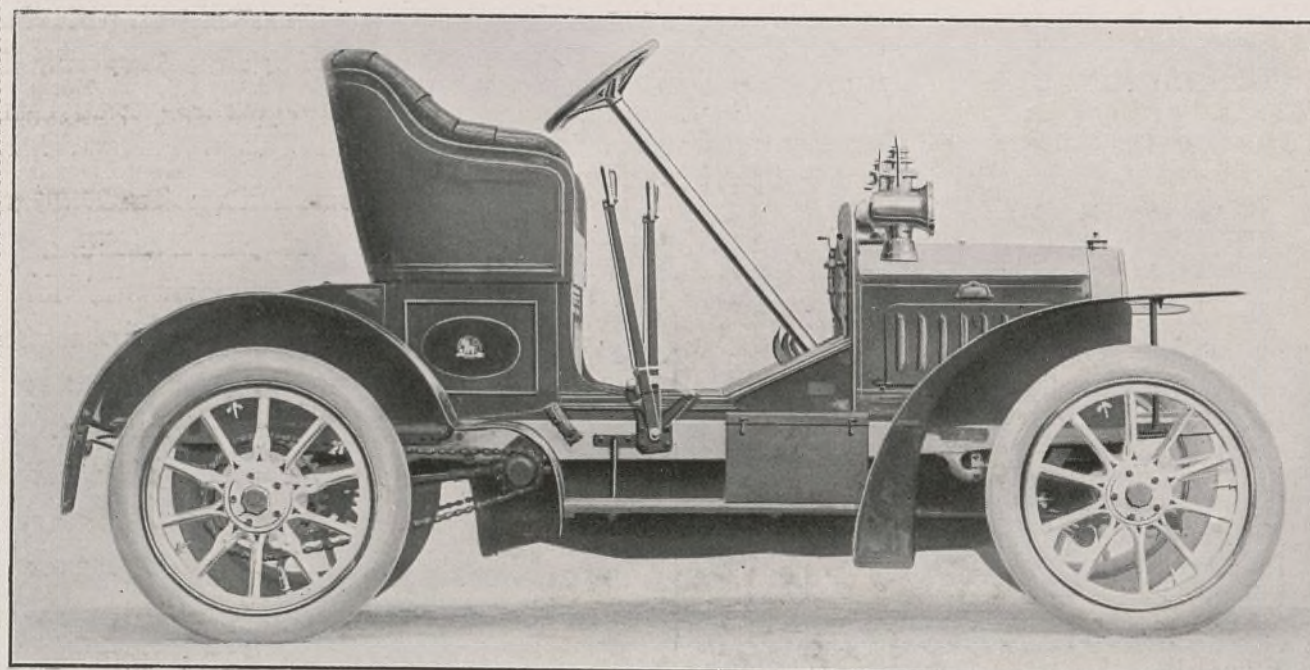
Le volume de l'année 1906 du *Magasin d'Education et de Récréation*, contient, outre la plupart des ouvrages ci-dessus, de nombreuses variétés littéraires et scientifiques et s'adresse à la famille tout entière.

LES CAPSULES D'APIOL
DES DES
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Fl. 4.50 F. Ph. SÉGUIN, 165, Rue St-Honoré, Paris



Vue générale des Magasins d'Exposition et de Vente du **GRAND DÉPÔT**.
La plus grande Maison du monde pour les Services de table, Dessert et Cristal.
Demandez au **Grand Dépôt** le Catalogue spécial des Services de Table, Dessert et Cristal, ainsi que les nouvelles feuilles d'Album coloriées, envoyées franco, contenant les dernières nouveautés créées pour les étrennes de 1907.

Voiturette "LION"



Les Fils de PEUGEOT Frères

Succursale à Paris : 38 bis, Avenue de la Grande-Armée, PARIS



ALIMENT DES ENFANTS

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Lettres de Crédit pour VOYAGES — Location de Coffres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

Pour tous renseignements, prix et conditions concernant la
Publicité du commerce

dans tous les journaux, Négociants et Particuliers ont intérêt à s'adresser à

HUGUET, MINART & C^e

11, Boul. des Italiens. PARIS

Téléph. 112.45 & 280.88

régisseurs de toute la publicité de la plupart des grands illustrés et périodiques, et qui fourniront gratuitement devis et renseignements de détail ainsi que tous avis et conseils utiles.

L'IODHYRINE du Docteur DESCHAMP
EST LE SPÉCIFIQUE PAR EXCELLENCE de L'

OBÉSITÉ

CACHETS PILULAIRES
préparés par L. LALEUF, pharmacien à Orléans.
SEUL PRODUIT SÉRIEUX, GARANTI ABSOLUMENT INOFFENSIF
Sans action nocive sur

LE CŒUR, L'ESTOMAC, LES REINS.
PROGRESSIVEMENT
Fait MAIGRIR
EN QUELQUES SEMAINES

Ne laisse pas de rides. — Convient aux deux sexes.

Le Traitement complet : 10 francs. — Envoi
fr et discret contre mandat adressé à **M. H. DUBOIS**,
pharmacien, ex-interne, 5, rue Logelbach, PARIS
(Parc Monceau), Tél. 502-76, ou une bascule de
précision est à la disposition de nos clients.

Principales Pharmacies de France et de l'Étranger.
Seuls concessionnaires pour l'Empire de Russie :
Luxembourg et Cie, Varsovie, Zorawia, 40.

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^{ie}. 12, Bd Bonne-Nouvelle, Paris.

ÉTRENNES 1907!

NE CHERCHEZ PLUS CE QUE VOUS
POUVEZ DONNER À VOS AMIS
COMME CADEAU!

**DONNEZ-LEUR UNE
PLUME à RÉSERVOIR**

"SWAN"

LA MEILLEURE

Plume
D'OR
DE 18 Cts

DEPUIS
15 fr.
JUSQU'À **500** fr.

SATISFACTION
GARANTIE

EN VENTE CHEZ
TOUS LES PAPETIERS

Gros et Détail à PARIS :
BRENTANO'S
37, Avenue de l'Opéra
MABIE, TODD ET BARD
Londres — Manchester — Bruxelles

CATALOGUE
franco
SUR
DEMANDE

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

VOYAGE CIRCULAIRE EN BRETAGNE

Billets d'excursion à prix réduits. délivrés toute
l'année, valables 30 jours.

1^{re} Classe, 65 francs. — 2^e Classe, 50 francs.

Itinéraire : — Rennes, St-Malo, St-Servan, Dinard,
Dinan, St-Brieuc, Guingamp (1), Lannion, Mor-
laix (1), Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez,
Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quibe-
ron (1), Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande,
St-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.

(1) Il est délivré pour l'extension de l'itinéraire de
Guingamp à Paimpol et retour, de Guingamp ou
Morlaix à Carhaix avec retour facultatif sur Guin-
gamp ou Morlaix, et de Quiberon à Belle-Ile-en-
Mer (le Palais), et retour, des billets d'aller et retour
à prix réduits. Ces billets donnent droit à l'arrêt
facultatif aux gares intermédiaires.

Leur durée de validité expire en même temps que
celle du voyage circulaire.

Billets spéciaux de parcours complémentaires.

Il est délivré de toute station des réseaux de
l'Ouest et d'Orléans située à 50 kil. au moins (ou
contre paiement de la taxe applicable à 50 kil.), de
l'itinéraire du Voyage circulaire en Bretagne, des
billets spéciaux de 1^{re} et de 2^e classe, comportant
une réduction de 40 % sur le prix ordinaire des
places, pour aller rejoindre l'itinéraire du Voyage
circulaire et pour rentrer au point de départ ou se
rendre sur toute autre gare des réseaux de l'Ouest
et d'Orléans. Le billet d'aller, pour rejoindre l'itiné-
raire du Voyage circulaire en Bretagne, doit être de-
mandé en même temps que celui du Voyage circu-
laire et au moins 4 jours à l'avance. Le billet de
retour est délivré sur la présentation du billet cir-
culaire aux gares situées sur l'itinéraire de ce voyage
où le voyageur compte commencer son voyage de
retour.



Luxuriance des SEINS
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**

Les seules qui développent, raffermissent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaisantes
pour la santé. — Approuvées par les célé-
brités médicales. — Résultat durable.

FLACON AVEC NOTICE : 6 fr. 35 FRANCO.

RATIE, Ph^{ie}. 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts : Bruxelles, Ph^{ie}. SAINT-MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

LE FIGARO

GRAND JOURNAL INDÉPENDANT A 6 PAGES
DIRECTEUR-GÉRANT : **GASTON CALMETTE**

CHRONIQUEURS : EMILE OLLIVIER, VICTORIEN SARDOU, JULES CLARETIE, EDMOND ROSTAND, Comte A. DE MUN, Comte D'HAUSSONVILLE, de l'Académie française, HENRY ROUJON, MARCEL PREVOST, MAURICE METERLINCK, A. CLAVEAU, GEORGES OHNET, JULES ROCHE, EMMANUEL ARÈNE, ALFRED CAPUS, MAURICE DONNAY, GASTON DESCHAMPS, EDOUARD ROD, ETIENNE GROSCLAUDE, PAUL STRAUSS, FRANCIS CHEVASSU, ERNEST DAUDET, GEORGES CLARETIE, G. CAIN, FEMINA, HENRY BORDEAUX, PIERRE DE COUBERTIN, Comte BONI DE CASTELLANE, LE PASSANT, SAINT-SIMONIN, etc.

RÉDACTION QUOTIDIENNE. — Secrétaire de la Rédaction : JULES CARDANE

<p>ECHOS : André BEAUNIER. — C^{te} Robert de FLERS. — Gaston A. de CAILLAVET. — Théodore de GRAVE. — SOULAIN. — Charles DAUZATS.</p> <p>FANTAISIES PARISIENNES : Jules RENARD. — Tristan BERNARD. — Xavier ROUX. — Pierre SOULAIN. — Romain COOLUS. — G. de CAILLAVET. — FÉNÉON.</p> <p>GRAND REPORTAGE : Jules HURET. — Emile BERR. — Georges BOURDON. — NOVI. — Pierre GIFFARD. — Maurice LEUDET. — André NÈDE. — Gaston DAVENAY.</p> <p>LE MONDE ET LA VILLE : FERRARI.</p> <p>MONDANITÉS : DICK. — RÉGINA. — Comtesse ADA. — Comtesse de R.</p> <p>POLITIQUE ÉTRANGÈRE : Eugène LAUTIER.</p> <p>Correspondance quotidienne de toutes les grandes capitales : dépêches de la dernière heure de Londres, Saint- Petersbourg, Berlin, Vienne, Rome, Madrid, New-York.</p>	<p>REVUE DES JOURNAUX : André BEAUNIER.</p> <p>CHRONIQUE PARLEMENTAIRE : PAS PERDU. — A. CLAVEAU. — André NANCEY. — LOUIS CHEVREUSE.</p> <p>ARMÉE : De BEYRE. — Auguste AVRIL.</p> <p>MARINE : Le Commandant LOIR : Marc LANDR.</p> <p>COLONIES : Paul HENRI.</p> <p>COULISSES DE LA MODE : Claire de CHANCENAY.</p> <p>DESSINS HEBDOMADAIRES : FORAIN. — CARAN D'ACHE. — Albert GUILLAUME. — SEM. — De LOSQUES.</p> <p>CRITIQUE DRAMATIQUE : Emmanuel ARÈNE.</p> <p>CRITIQUE DES CRITIQUES : Robert de FLERS.</p> <p>CRITIQUE MUSICALE : Gabriel FAURÉ. — Robert BRUSSEL.</p>	<p>SOIRÉE PARISIENNE : Le MONSIEUR DE L'ORCHESTRE : Miguel ZAMACOIS.</p> <p>CRITIQUE ARTISTIQUE : Arsène Alexandre.</p> <p>L'ART ET LA CURIOSITÉ : ROGER-MILÈS. — VALEMONT.</p> <p>MOUVEMENT LITTÉRAIRE : Marcel BALLOT.</p> <p>PETITE CHRONIQUE DES LETTRES : Ph.-Emm. GLASER.</p> <p>CHRONIQUE JUDICIAIRE : H. VARENNE : H. VONOVEN.</p> <p>CHRONIQUE SCIENTIFIQUE : Emile GAUTIER.</p> <p>L'AIDE SOCIALE : Edouard FUSTER.</p> <p>MOUVEMENT MÉDICAL : Docteur M. de FLEURY. — H. BIANCHON.</p> <p>ÉTUDES HIPPIQUES : De LA FARGUE-TAUZIA.</p> <p>LA VIE AUX CHAMPS : Jean ROBERT.</p>	<p>LECTURES ÉTRANGÈRES : LABADIE-LAGRAVE.</p> <p>HOTEL DE VILLE : De SURVILLE : JANVILLE.</p> <p>FAITS DIVERS : Léon BRÉSIL. — Georges GRISON. — Louis TINET. — R. TURPAUD.</p> <p>LA JOURNÉE : Adrien BARBUSSE.</p> <p>COURRIER DES THÉÂTRES : Serge BASSET.</p> <p>COURRIER DES CAFÉS-CONCERTS : Alfred DELILIA.</p> <p>TRENTE ANS DE THÉÂTRE : Adrien BERNHEIM.</p> <p>SPORTS : Les Courses : W. CANAPLE : AJAX. — Les Armes : BRUNEAU DE LABORIE. — Le Yachting : Arman de CAILLAVET. — L'automobilisme et les Sports athlétiques : FRANZ REICHEL. — Le Tir : Paul MANOURY.</p> <p>PAGE MUSICALE : René LARA.</p> <p>CHRONIQUE FINANCIÈRE : Edmond THÉRY.</p>
---	--	---	---

Le Figaro publie chaque samedi une page de musique.
Le Salon des Abonnés, créé par la gérance actuelle, est le rendez-vous de tous les abonnés et amis du grand journal mondain, qui peuvent y faire leur correspondance et y trouver tous les journaux étrangers, les renseignements utiles à leurs achats, téléphone, télégraphe, etc. Trois à quatre fois par mois, des concerts intimes sont donnés dans ce Salon des Abonnés que décorent d'élégantes vitrines où figurent les dernières créations du commerce et de l'industrie parisienne.

PUBLICITÉ. — La publicité du Figaro est la plus recherchée parce qu'elle est lue par le monde élégant dans tous les pays.

Les **FIVE O'CLOCK** offerts à ses abonnés, dans le grand hall du premier étage, par le Figaro, sont les réunions les plus appréciées par l'originalité de leurs programmes et le choix distingué des célébrités artistiques qui y prennent part.

Le FIGARO paraît régulièrement chaque mercredi sur 8 pages

ABONNEMENTS DU "FIGARO"

Paris, Seine et Seine-et-Oise : 60 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du Figaro-Modes. — 6 mois : 30 francs. — 3 mois : 15 francs.
Départements : 75 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du Figaro-Modes. — 6 mois : 37 fr. 50. — 3 mois : 18 fr. 75.
On s'abonne dans tous les bureaux de poste de France et d'Algérie

Étranger (Union postale) : 86 francs par an avec la prime gratuite mensuelle du Figaro-Modes. — 6 mois : 43 francs. — 3 mois : 21 fr. 50.
Les changements d'adresse se font sans supplément de prix. Il suffit d'envoyer une bande d'abonnement.

RÉDACTION et ADMINISTRATION, PUBLICITÉ et PETITES ANNONCES, à l'Hôtel du "FIGARO" 26, Rue Drouot, PARIS

Le Supplément Littéraire du FIGARO

Le Figaro a repris la publication de son **SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE**.
On sait la vogue qu'obtint jadis ce Supplément, où passèrent les écrivains les plus célèbres et les plus aimés du public. Quand le Figaro parut sur 6 pages, il fut supprimé et ses chroniques furent réparties au jour le jour dans le quotidien.

Mais désireux de donner une information de plus en plus ample sur toutes les manifestations de l'activité contemporaine, multipliant les rubriques du quotidien, et certains en outre de répondre au désir de nos lecteurs, nous avons rétabli le **SUPPLÉMENT LITTÉRAIRE**, qui avait eu jadis un si grand et si légitime succès.

Nos abonnés et acheteurs recevront chaque semaine, le samedi matin, avec le numéro quotidien, un numéro spécial de 4 pages exclusivement consacré à la littérature, sans préjudice des rubriques littéraires qu'ils trouvent déjà tous les jours, sous la forme de chroniques, de fantaisies, de feuilletons, de variétés, etc.

Ce Supplément est gratuit.

CHÉMINS DE FER DE L'OUEST

PARIS à LONDRES

Via ROUEN, DIEPPE et NEWHAVEN

par la Gare Saint-Lazare

SERVICES RAPIDES

De Jour et de Nuit

TOUS LES JOURS

(Dimanches et fêtes compris)

ET TOUTE L'ANNÉE

Trajet de Jour en 8 h. 1/2

(1^{re} et 2^e Classes seulement)

GRANDE ÉCONOMIE

Billets simples

Valables pendant 7 jours : 1^{re} classe : 48 fr. 35 ; 2^e classe : 35 fr. ; 3^e classe : 23 fr. 25.

Billets d'aller et retour

Valables pendant un mois : 1^{re} classe : 82 fr. 75 ; 2^e classe : 58 fr. 75 ; 3^e classe : 41 fr. 50.

Ces billets donnent le droit de s'arrêter, sans supplément de prix, à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Départs de Paris-Saint-Lazare :

10 h. 20 matin ; 9 h. 20 soir.

Arrivées à Londres :

London-Bridge, 7 h. 30 matin ; Victoria, 7 heures soir ; 7 h. 30 matin.

Départs de Londres :

Victoria, 10 heures matin ; 9 h. 10 soir ; London-Bridge, 9 h. 10 soir.

Arrivées à Paris-Saint-Lazare :

6 h. 41 soir ; 7 h. 5 matin.

Les trains du service de jour entre Paris et Dieppe, et vice-versa, comportent des voitures de 1^{re} classe et de 2^e classe à couloir avec w.-cl. et toilette, ainsi qu'un wagon-restaurant ; ceux du service de nuit comportent des voitures à couloir des trois classes avec w.-cl. et toilette.

La voiture de 1^{re} classe à couloir des trains de nuit comporte des compartiments à couchettes (supplément de 5 francs par place). Les couchettes peuvent être retenues à l'avance aux gares de Paris et de Dieppe moyennant une surtaxe de 1 franc par couchette.

La Compagnie de l'Ouest envoie franco, sur demande affranchie, un bulletin spécial du service de Paris à Londres.

VOYAGE CIRCULAIRE

EN BRETAGNE

Billets d'excursion à prix réduits. délivrés toute l'année, valables 30 jours.

1^{re} Classe, 65 francs. — 2^e Classe, 50 francs.

Itinéraire : — Rennes, St-Malo, St-Servan, Dinard, Dinan, St-Brieuc, Guingamp (1), Lannion, Morlaix (1), Roscoff, Brest, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Concarneau, Lorient, Auray, Quiberon (1), Vannes, Savenay, Le Croisic, Guérande, St-Nazaire, Pont-Château, Redon, Rennes.

(1) Il est délivré pour l'extension de l'itinéraire de Guingamp à Paimpol et retour, de Guingamp ou Morlaix à Carhaix avec retour facultatif sur Guingamp ou Morlaix, et de Quiberon à Belle-Ile-en-Mer (le Palais), et retour, des billets d'aller et retour à prix réduits. Ces billets donnent droit à l'arrêt facultatif aux gares intermédiaires.

Leur durée de validité expire en même temps que celle du voyage circulaire.

Billets spéciaux de parcours complémentaires.

Il est délivré de toute station des réseaux de l'Ouest et d'Orléans située à 50 kil. au moins (ou contre paiement de la taxe applicable à 50 kil.), de l'itinéraire du Voyage circulaire en Bretagne, des billets spéciaux de 1^{re} et de 2^e classe, comportant une réduction de 40 % sur le prix ordinaire des places, pour aller rejoindre l'itinéraire du Voyage circulaire et pour rentrer au point de départ ou se rendre sur toute autre gare des réseaux de l'Ouest et d'Orléans. Le billet d'aller, pour rejoindre l'itinéraire du Voyage circulaire en Bretagne, doit être demandé en même temps que celui du Voyage circulaire et au moins 4 jours à l'avance. Le billet de retour est délivré sur la présentation du billet circulaire aux gares situées sur l'itinéraire de ce voyage où le voyageur compte commencer son voyage de retour.

Cartes de Circulation à

Demi-Place

La Compagnie fait délivrer, toute l'année, par toutes les gares de son Réseau, des cartes nominatives ou personnelles valables pendant 3 mois, 6 mois ou 1 an, et donnant le droit d'obtenir des billets à Demi-Tarif, soit entre toutes les gares des réseaux de l'Ouest, de l'Est, de l'Etat, du Midi, du Nord, d'Orléans, de P.-L.-M. (réseau P.-L.-M.-Algérien excepté) et de la Grande Ceinture de Paris (à l'exclusion de la Petite Ceinture), soit entre toutes les gares de 3 de ces réseaux, soit entre toutes les gares d'un seul réseau. Ces cartes sont valables à partir du 1^{er} et du 16 de chaque mois, à condition que la demande en soit faite 5 jours au moins à l'avance et moyennant le paiement préalable des prix suivants :

PARCOURS	VALIDITÉ	Prix des Cartes donnant droit à des billets à Demi-Tarif		
		de toutes classes	de 2 ^e et de 3 ^e classe	de 3 ^e classe seulement
Pour 1 réseau	1 an	240 fr.	160 fr.	100 fr.
	6 mois	150 fr.	100 fr.	65 fr.
	3 mois	120 fr.	95 fr.	60 fr.
Pour 3 réseaux	1 an	255 fr.	175 fr.	110 fr.
	6 mois	170 fr.	100 fr.	65 fr.
	3 mois	130 fr.	95 fr.	60 fr.
Pour les 7 Grands réseaux et la Grande Ceinture	1 an	320 fr.	220 fr.	140 fr.
	6 mois	200 fr.	135 fr.	85 fr.
	3 mois	130 fr.	95 fr.	60 fr.

Il est facultatif de régler le prix des cartes valables pendant 1 an soit immédiatement, soit par paiements échelonnés.

CHEMINS DE FER

DE

PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

La Compagnie mettra en marche, à partir du 3 novembre, les trains extra rapides de nuit 17 et 18 desservant le littoral de la Méditerranée.

Ces trains auront lieu :

A l'aller, le train 17, du 3 novembre au 9 décembre les mercredis et samedis ; — du 10 décembre au 3 mai tous les jours sauf le jeudi ; — du 4 au 17 mai les lundis, mercredis, vendredis et samedis ; — du 18 au 29 mai, les mercredis et samedis.

Au retour, le train 18, du 5 novembre au 11 décembre les lundis et vendredis ; — du 12 décembre au 4 mai tous les jours sauf le jeudi ; — du 5 au 16 mai les lundis, mardis, vendredis et samedis ; — du 17 au 31 mai les lundis et vendredis.

Trajet de Paris à Nice en 15 heures

Ces trains (à nombre de places limité) offrent des places de 1^{re} classe ordinaires, de Wagons-lits, de lits-salon et de salon à 2 lits complets.

On peut se faire réserver ses places d'avance en s'adressant à la gare de Paris ou aux bureaux de ville de la rue Saint-Lazare 88, de la rue Sainte-Anne 6, et rue de Rennes 45.

Stations hivernales

NICE, CANNES, MENTON, etc.

Billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes

Valables 33 jours

Du 15 octobre au 15 mai, la Compagnie délivre, dans toutes les gares de son réseau, sous condition d'effectuer un minimum de parcours simple de 150 kilomètres, aux familles d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 1^{re}, 2^e et 3^e classes pour les stations hivernales suivantes : Toulon, Hyères et toutes les gares situées entre Saint-Raphaël-Valescure, Grasse, Nice et Menton inclusivement.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

La durée de validité des billets peut être prolongée une ou plusieurs fois de 15 jours moyennant le paiement, pour chaque prolongation, d'un supplément de 10 0/0.

Arrêts facultatifs

Faire la demande de billets quatre jours au moins à l'avance à la gare de départ.

Relations entre Paris et la Côte d'Azur

Pendant la saison d'hiver 1906-1907, la Compagnie Paris-Lyon-Méditerranée a remis en marche :

Les trains rapides de jour (Côte d'Azur-Rapide), Paris-Nice en 13 h. 50

Les trains rapides de nuit (Tains 17 et 18), Paris-Nice en 15 heures.

Nombre de places limité

Pour plus de détails, consulter le Livret-Guide Horaire P.-L.-M.

L'Hiver à la Côte d'Azur

Billets d'aller et retour collectifs de 2^e et 3^e classes

Valables jusqu'au 15 mai 1907.

Du 1^{er} octobre au 15 novembre 1906, les gares P.-L.-M. délivrent aux familles composées d'au moins trois personnes voyageant ensemble, des billets d'aller et retour collectifs de 2^e et 3^e classes pour Toulon et les gares P.-L.-M. situées au-delà vers Menton. Le parcours doit être d'au moins 400 kilomètres.

Ce coupon d'aller de ces billets n'est valable que du 1^{er} octobre au 15 novembre 1906.

Le prix s'obtient en ajoutant au prix de quatre billets simples ordinaires (pour les deux premières personnes), le prix d'un billet simple pour la troisième personne, la moitié de ce prix pour la quatrième et chacune des suivantes.

Arrêts facultatifs. Faire la demande de billets 4 jours au moins à l'avance à la gare de départ.

Services directs

entre

PARIS & LE MAROC

Viâ MARSEILLE

Billets simples valables 15 jours

De Paris à Tanger.

1^{er} Prix par les paquebots de la Compagnie de Navigation mixte (Touache) : 1^{re} classe, 197 fr. ; 2^e classe, 136 fr. ; 3^e classe, 93 fr.

2^e Prix par les paquebots de la Compagnie Paquet : 1^{re} classe, 197 fr. ; 2^e classe, 136 fr.

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. Franchise de 30 kgr. de bagages en chemin de fer et de 100 kgr. en 1^{re} classe, 60 kgr. en 2^e classe et 30 kgr. en 3^e classe sur les paquebots. Enregistrement direct des bagages de Paris à Tanger ou réciproquement.

Délivrance des billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., à l'Agence de la Compagnie de Navigation mixte (C^{ie} Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome, et dans les bureaux de la Société générale de Transports maritimes à vapeur, rue Ménars, 8, pour les parcours à effectuer par les paquebots de la Compagnie Paquet.

SERVICES DIRECTS

entre

PARIS & L'ALGÉRIE

la Tunisie & Malte

(viâ Marseille)

Billets simples valables 15 jours.

De Paris aux ports ci-après ou vice-versa :

1^{er} Prix par les paquebots de la Compagnie générale transatlantique :

Alger : 1^{re} cl., 187. » ; 2^e cl., 130.50.

Bizerte, Bone, Bougie, Philippeville, Oran, Tunis (viâ Bizerte) : 1^{re} cl., 172. » ; 2^e cl., 120.50.

Tunis (direct) : 1^{re} cl., 182. » ; 2^e cl., 125.50.

Malte (La Valette) : 1^{re} cl., 237. » ; 2^e cl., 160.50.

2^e Prix par les paquebots de la Compagnie de navigation mixte (Touache) :

Alger : 1^{re} cl., 172. » ; 2^e cl., 115.50 ; 3^e cl., 68. ».

Bone, Philippeville, Oran : 1^{re} cl., 172. » ; 2^e cl., 115.50 ; 3^e cl., 68. ».

Tunis (direct) : 1^{re} cl., 177. » ; 2^e cl., 115.50 ; 3^e cl., 68. ».

Ces prix comprennent la nourriture à bord des paquebots.

Arrêts facultatifs sur le réseau P.-L.-M. à toutes les gares de l'itinéraire. Franchise de bagages de

30 kilogr. en chemins de fer et, sur les paquebots, de 100 kilogr. en 1^{re} classe, de 60 kilogr. en 2^e classe et de 30 kilogr. en 3^e classe. Enregistrement direct des bagages de Paris aux ports algériens et tunisiens.

Délivrance des billets à Paris : à la gare de Paris P.-L.-M., au bureau des passages de la Compagnie Générale Transatlantique, 12, boulevard des Capucines et à l'Agence de la Compagnie de Navigation mixte (Touache), chez M. Desbois, 9, rue de Rome.

NOTA. — En prévision des changements qui pourraient être apportés par les compagnies de navigation dans leurs prix de passage, consulter les tarifs des prix de passage de ces compagnies.

RELATIONS DIRECTES

entre

PARIS ET L'ITALIE

Les billets d'aller et retour de Paris en Italie, viâ Mont-Cenis et viâ Simplon, indiqués ci-après, sont délivrés toute l'année à la gare de Paris, dans les bureaux succursales et dans les agences de voyages.

1^o viâ Mont-Cenis

Billets d'aller et retour :

De Paris à (ou vice-versa) :

	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.	3 ^e cl.
Turin.....	147. »	106.15	69.25
Milan.....	164.80	116.75	
Gènes.....	169.80	121.40	
Venise.....	216.35	153.75	
Flore.,cc.,	217.40	154.80	

Validité : 30 jours.

Rome....	266.90	189.50	
Naples....	315.50	223.50	

Validité : 45 jours.

La durée de validité des billets valables 30 jours peut être prolongée de 15 jours et celle des billets valables 45 jours peut être prolongée de 22 jours, moyennant le paiement d'un supplément (cette prolongation ne peut être accordée que par les gares de départ et de destination du billet).

D'autre part, la durée de validité des billets Paris-Turin est portée gratuitement à 60 jours lorsque les voyageurs prennent, à Paris, un billet de voyage circulaire intérieur italien conjointement avec le billet d'aller et retour Paris-Turin ou lorsqu'ils justifient avoir pris à Turin, soit un billet circulaire italien, soit un billet d'abonnement spécial italien, soit un billet d'aller et retour combiné italien.

2^o viâ Simplon

Billets d'aller et retour :

De Paris à (ou vice-versa) :

	1 ^{re} cl.	2 ^e cl.
Domodossola.....	125. »	89.40
Milan.....	148.55	105.95
Venise.....	201.25	142.85

Validité : 30 jours.

La durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Milan et Paris-Venise peut être prolongée de 15 jours, moyennant le paiement d'un supplément.

La durée de validité des billets d'aller et retour Paris-Domodossola est portée gratuitement à 60 jours lorsque le voyageur justifie avoir pris à Domodossola, soit un billet circulaire italien, soit un abonnement spécial italien, soit un billet d'aller et retour combiné italien.

Arrêts facultatifs. Enregistrement direct des bagages.

Franchise de 30 kilogr. de bagages sur le parcours P.-L.-M. Aucune franchise en Italie et en Suisse.

Le voyageur doit être revenu à son point de départ le dernier jour de validité, normale ou prolongée, du billet d'aller et retour, à minuit au plus tard.

Publications éditées par la Compagnie d'Orléans

et mises en vente

Dans ses principales Gares et Bureaux Succursales

LE LIVRET GUIDE ILLUSTRÉ

(Notices, Tarifs, Horaires) 0 f. 30 (franco 0 f. 65)

ALBUMS DE PHOTOGRAPHIES

Souvenir de mon voyage en Touraine.....	1.00
franco.....	1.15
Touraine, Bretagne, Auvergne.....	0 20
franco.....	0 30
Cartes Postales illustrées : La Touraine et ses châteaux, 2 séries de 6 cartes chacune, la série.....	0 30
franco.....	0 35

Brochures illustrées à 0^e 10 (franco 0^e 20)

Le Cantal	La Touraine
Le Berry (au pays de George Sand)	Les Gorges du Tarn
De la Loire aux Pyrénées	Poitou-Angoumois
La Bretagne	Excursions en France
L'Aude	Rouergue et Albigeois

Les affiches illustrées publiées par la Compagnie d'Orléans, sont également mises en vente. S'adresser à l'Administration centrale, Bureau de la Publicité, 1, Place Valhubert, Paris.

CLARIDGE'S HOTEL LONDON.



"THE RESTAURANT,
CLARIDGES."

THE RESTAURANT